

50 ans
PASSEUR DE VIE



L'Abbé Marcel Bourland
Un prêtre diocésain

*interviewé par un journaliste
et une moniale bénédictine*

Avant propos

La mise en place de ce livre s'est faite avec Jean Clerc, journaliste et Sœur Martine des Bénédictines de Vénrière en Saône et Loire. Les sœurs du Carmel de Flavignerot et Emmanuel Maire ont aussi participé à son élaboration. C'est Sœur Françoise Emmanuel de Vénrière qui a peint le passeur.

Le style est le style parlé, en réponse enregistrée sur magnétophone.

Cinquante années de ministère dans le diocèse de Dijon, des années riches pour les changements dans l'Eglise et notre société, permettent de partager les intuitions suscitées par le souci d'une nouvelle évangélisation, une nouvelle Pentecôte comme disait Jean Paul II.

Des années heureuses dont je voudrais témoigner avec enthousiasme pour faire naître dans le cœur de nombreux jeunes hommes l'audace de répondre à cette vocation passionnante.

Une immense action de grâce pour tous ceux et celles avec qui le parcours a été une joie et une confiance dans le partage et l'écoute de ce que l'Esprit dit à l'Eglise aujourd'hui.

Père Marcel BOURLAND

PRÉFACE

Par le Père DESCOUVEMONT

Ami lecteur,

Quand vous avancerez dans la lecture de ce témoignage, vous serez sans doute frappé comme moi par trois paradoxes qu'a vécus profondément ce prêtre de soixante-quinze ans qui nous confie ici quelques-uns de ses souvenirs.

Il était jadis classique de distinguer chez ceux et celles qui réussissaient à faire des études supérieures, les héritiers et les boursiers. On nommait *héritiers* ceux qui avaient bénéficié dans leur jeunesse d'un environnement familial et culturel qui avait considérablement facilité la régularité de leur travail et l'obtention de leurs diplômes ; les *boursiers* au contraire étaient ceux qui avaient dû travailler dur pendant leurs vacances pour avoir de quoi se procurer le nécessaire à la vie d'un étudiant. Même s'ils avaient obtenu une bourse pour commencer et poursuivre leurs études, ils avaient souvent galéré.

Quand on écoute le père Bourland raconter son itinéraire, on a nettement l'impression qu'il se considère lui-même comme un « héritier ». Il a conscience d'avoir beaucoup reçu, d'avoir été en quelque sorte porté par toute une cohorte de prêtres et de laïcs, jeunes ou moins jeunes, qui l'ont aidé à découvrir sa vocation et à la réaliser.

Ce qui ne veut pas dire que le père Bourland ne soit pas un « battant ». Toute sa vie le proclame. Et sa pédagogie ! Quand un jeune se trouve confronté à une difficulté, aime-t-il à dire, ne perdez pas votre temps à mettre de la pommade sur son mal. Dites-lui plutôt, comme Jésus l'a dit un jour à un paralysé : « Lève-toi et marche ! ». Aidez-le à réaliser qu'il possède en lui-même toute la puissance du Ressuscité ! Redonnez-lui une âme de victorieux ! Le père Bourland parle d'expérience. Voilà des années qu'il doit travailler avec une vue très déficiente, mais il ne s'en plaint jamais.

Voilà un premier paradoxe dans la vie de ce prêtre. Un paradoxe qui est, tout compte fait, celui qu'est amené à vivre tout disciple du Christ : accueillir tous les détails de sa vie comme autant de cadeaux du

Seigneur, tout en ayant le souci de ne jamais se reposer sur ses lauriers, le souci proprement évangélique de développer tous ses talents.

Le deuxième paradoxe est tout aussi merveilleux : le contraste entre le caractère apparemment banal des différents ministères confiés à l'abbé Bourland et la façon peu banale dont il les a assumés.

C'est un ministère tout compte fait assez classique qu'a vécu le père Bourland. Après avoir été, comme beaucoup de prêtres de sa génération, en poste auprès des jeunes dans les premières années de son sacerdoce, il est devenu curé de paroisse et il s'est efforcé d'y célébrer de son mieux les baptêmes, les mariages et les enterrements qui sont le lot commun de tous les curés. Il a aussi passé beaucoup de temps à confesser et à faire le catéchisme. Il a eu aussi à cœur d'entraîner ses paroissiens vers le Seigneur, en faisant oraison chaque matin avec eux avant la messe de 9 heures. Et aujourd'hui, après avoir, en raison de son âge, donné sa démission de curé, le voici aumônier d'une maison de retraite pour personnes âgées. Bref, le cher père Bourland n'a pas cherché à exercer des ministères extraordinaires ; il s'est contenté d'accepter au fil des ans les charges que lui confiait son évêque de Dijon.

Mais il s'est donné à ces tâches avec tout à la fois une régularité exemplaire et un souci constant d'inventer de nouvelles manières d'exercer son ministère en s'adaptant aux réalités de ses ouailles. Que de trouvailles géniales ! Le plus souvent, nous confie-t-il ici, c'était dans l'oraison du matin que le Seigneur lui inspirait l'idée de faire quelque chose de nouveau. Ainsi est née par exemple dans son esprit l'idée de réunir, une fois par an, en la fête de saint Joseph, tous les couples mariés de sa paroisse. Et il faisait venir un prédicateur de l'extérieur – c'est ainsi que je pris pour la première fois contact avec lui – pour aider tous ces époux à reprendre conscience de l'engagement solennel qu'ils avaient pris l'un envers l'autre le jour de leur mariage. Admirable aussi le nombre de clercs qui servaient à l'autel dans sa paroisse et qui persévéraient dans cette activité bien au-delà de leurs dix-huit ans, aidant ainsi les plus jeunes à s'engager à leur tour.

Il me reste à énoncer le troisième paradoxe qui vous frappera certainement vous aussi, si vous savez lire entre les lignes de ce témoignage.

Le père Bourland a toujours été une personnalité particulièrement attachante. Et il l'est encore ! Témoin, le nombre de personnes qui ont

participé régulièrement aux recollections qu'il a animées pendant trente-neuf ans (!) le premier mardi du mois et qui y bénéficiaient de son enseignement clair et dynamisant. Je pense à tous ceux et à toutes celles qu'il a accompagnées dans leur marche vers la vie sacerdotale ou religieuse. Je pense aussi à tous ces bénévoles qui ont répondu à l'appel qu'il leur a lancé un jour et qui ont été heureux de collaborer avec lui dans les deux paroisses dont il a été curé.

Mais, par ailleurs, le père Bourland n'a jamais voulu que toutes ces personnes s'attachent à lui au point d'oublier que le Seigneur est le seul à mériter d'être aimé par-dessus tout. Dès le début de son témoignage, le père donne le ton : « Je ne suis qu'un passeur ! » Un passeur de témoin comme dans les courses de relais. Il n'a jamais oublié que sur la terre il ne ferait que passer et que par conséquent il ne devrait pas essayer d'être « le meilleur » curé de sa ville ou de son diocèse. Comme il le disait lui-même au début de son témoignage, il a tellement conscience d'avoir beaucoup reçu de tous ceux que le Seigneur a mis sur son chemin, il a tellement conscience d'avoir été précédé par des gens formidables qu'il est persuadé qu'après lui il y aura encore – pour le plus grand bénéfice des chrétiens et pour la plus grande joie de Dieu lui-même – des prêtres et des laïcs aussi merveilleux que ceux qui l'ont aidé tout au long de son « passage » sur terre.

On raconte qu'à l'occasion de ses quatre-vingts ans, Bergson entendit l'un de ses étudiants lui dire : « Maître, aujourd'hui, ce n'est pas quatre-vingts ans que vous avez, mais quatre fois vingt ans ! » Une façon pour l'étudiant de complimenter le philosophe pour la jeunesse de son esprit toujours en éveil. Et Bergson aurait répondu : « J'aurais préféré que vous me félicitez d'avoir vingt fois quatre ans ! »

C'est ce que je vous souhaite, cher Père Bourland ! Que vous gardiez toujours – et bien au-delà de vos quatre-vingts ans ! – une âme d'enfant, une âme de ravi, émerveillé de Dieu et de ses bienfaits !

Père Pierre DESCOUVEMONT

PASSEUR DE VIE

– *« Passeur de vie » : pourquoi ce titre père Bourland ?*

Parce que j'ai été toujours très frappé par des photographies ou des dessins représentant ces hommes qui faisaient passer un fleuve au temps où il y avait moins de ponts que maintenant. Avec un bateau et une grande perche, ils faisaient passer le fleuve avec beaucoup d'art. Or je pense que le mot « passer » est le même que le mot « Pâque ». La Pâque des Hébreux a été le passage de la Mer Rouge, le passage d'une vie d'esclaves en Egypte à la Terre Promise, en passant par le désert.

– *Est-ce à dire que l'homme ne fait, lui aussi, que passer sur cette terre ?*

Nous aussi nous passons. Nous passons d'abord par une première étape : du sein de notre mère à notre vie autonome. Ensuite, il y a le grand passage et nous n'avons pas le choix de la date de ce passage de notre vie sur terre à notre véritable vie qui est la vie en Dieu.

– *Même dans la vie courante on ne fait que passer des étapes ?*

Oui, des étapes aussi dans la vie courante. Mais il faut surtout ne pas perdre de vue que notre véritable vie est en Dieu. Elle n'est pas sur terre. C'est parce qu'on l'a oublié, que tant de gens ont de la peine à s'en détacher. C'est pour cela qu'il ne faut pas accumuler des affaires et des titres. Ceux qui réussiront bien leur vie sur terre vont passer directement dans la vie pour laquelle nous sommes faits. Nous sommes nés pour vivre en Dieu, tout le matérialisme ambiant laisse croire aux gens et leur donne l'illusion que manger, boire, dormir, travailler, gagner de l'argent voila l'important. Mais cela, ce n'est qu'un passage.

– *Comment aider l'homme à passer ?*

C'est le grand service que peut rendre l'Eglise à la suite de Jésus. Jésus est venu sur terre, Dieu fait homme, pour être le grand passeur. Nous le voyons pendant la trentaine d'années qu'il a vécues parmi nous, il faisait d'un aveugle un voyant, d'un sourd un entendant, d'un malade un homme en bonne santé, d'un paralytique un homme en marche. Les paroles qu'il nous a données, en particulier les Béatitudes dans l'Evangile de Matthieu au chapitre 5, sont des paroles de passage. « Bienheureux... » : voilà le vrai chemin, ne vous trompez pas. N'allez pas dans des impasses. Jésus passeur a transmis cela aux Apôtres – notre Eglise est apostolique – et maintenant, c'est le service que rendent les évêques, les prêtres et les diacres d'aider l'homme à faire ce passage dans sa vie.

– Est-ce qu'on n'a pas tendance à parler de passage lorsqu'on passe de la vie à la mort. On dit : « Untel est passé » ?

Pour nous, chrétiens, il n'y a pas de mort. Un chrétien ne meurt pas. La mort n'existe pas pour un chrétien : c'est un passage, passage d'une vie dans l'autre. Chez nous, rien ne meurt, tout ressuscite. La mort est une séparation physique mais ce n'est pas la vraie séparation. Un chrétien ne meurt pas. Le jour de son baptême, il a commencé une vie éternelle, c'est-à-dire une vie qui ne finit pas mais qui se transforme.

Il faudrait déjà que les chrétiens eux-mêmes rayonnent les passages qu'ils font. Ce serait le meilleur témoignage. Que chacun vivant ce passage d'une manière rayonnante puisse être un témoin heureux de cette Bonne Nouvelle que nous avons reçue de Jésus. Ces passages se font particulièrement pour nous, les chrétiens, par les Sacrements. Les Sacrements sont des passages d'une vie dans l'autre. Par le Sacrement du Pardon, on passe de l'homme pécheur, qui reconnaît sa situation, à l'homme sauvé. Chaque Sacrement du Pardon nous redonne toute la force de notre baptême.

– Vous devez parler de cette notion de passage aux enfants lorsque vous leur faites le catéchisme...

Bien sûr !

– Comment réagissent-ils ?

Ils sont passionnés parce que le passage, cela veut dire que nous avons toujours un avenir. Le passage nous tourne vers l'avenir et non pas vers le passé. Quand on se tourne vers le passé, on attrape le torticolis parce qu'on tourne la tête en arrière tandis qu'au contraire le passage, c'est l'avenir. Nous avons un avenir formidable devant nous !

– Les enfants ressentent bien cela ?

Bien sûr et il faut les aider à grandir. Ils n'ont envie que de grandir. Un enfant qui est en bonne santé psychologique n'a envie que de devenir comme son père ou comme sa mère. Il a plein de projets.

– Mais à celui qui n'est pas chrétien ou en tout cas qui croit en Dieu mais qui n'est pas pratiquant, comment faire passer ce message ?

Déjà en essayant, quand il vit un événement de sa vie humaine – parce que Jésus s'est fait homme – d'être présent et, si on peut le rencontrer, l'accueillir et lui montrer qu'il y a un chemin même dans des situations qui peuvent paraître les plus bouchées. Pour nous, il n'y a plus de situations bouchées. Il y a une porte qui s'ouvre même dans les murs les plus profonds.

– Comment faire passer ce message aux jeunes ?

Les jeunes ont besoin de passeurs aussi, dans la croissance de leur vie intellectuelle, physique, des passeurs qui les aident à trouver le vrai chemin du bonheur. Alors qu'ils sont dans une société où on leur propose simplement des mirages, qui sont de faux chemins, des impasses. Beaucoup de jeunes sont dans des impasses : impasses au niveau affectif, impasses au niveau de leur projet de vie, du travail, impasses dans la vie de famille, souvent disloquée. Nous devons être des passeurs qui leur disent : « Mais si, tu vois, là, regarde : il y a un chemin. C'est par là qu'il faut passer ».

– Est-ce que le rôle du père ou de la mère de famille est encore important dans ce domaine-là ?

Oui, tout à fait.

– Ou est-ce que ce n'est pas quelquefois les jeunes qui vont préparer le passage pour les parents ?

Oui, peut-être. Mais je crois qu'il faut que tous ceux qui sont autour des jeunes soient attentifs à être des passeurs. Il faudrait peut-être bien que déjà eux-mêmes connaissent le chemin. On ne peut pas indiquer le chemin à quelqu'un, si on ne le connaît pas. S'ils étaient déjà passés plusieurs fois dans le concret de leur vie, alors ils seraient de bons passeurs. Je crois que c'est un grand problème éducatif aujourd'hui : beaucoup de parents ne sont plus des passeurs. Ils se contentent d'entretenir les jeunes dans les mirages dans lesquels ils sont noyés.

– Vous êtes pessimiste ?

Pas du tout ! Mais nous avons besoin de réveiller le monde Dans la semaine après Pâque l'Evangile parle de la Vérité. Il faut des prophètes de la Vérité sur l'homme. J'ai été très frappé ces dernières semaines : on ne dit pas la vérité sur l'homme. Pour nous, il n'y a que Jésus Christ qui est la Vérité.

– Ce n'est pas un peu abstrait pour l'homme de la rue, ce langage ?

Je ne crois pas parce que la Vérité, c'est cela qui rend heureux. Vraiment découvrir ce qui va me rendre heureux : Dieu s'est fait homme pour que nous puissions apprendre à être homme dans cette relation avec Dieu.

– Dans ce monde super médiatisé, comment faire passer cela dans le langage courant ?

Il faut être présent dans tout ce qui fait le tissu de la vie humaine des gens que nous rencontrons. C'est la chance du prêtre diocésain qui rencontre les gens à toutes les grandes étapes de la vie : à la naissance, à l'adolescence, au moment où les gens ont des projets de mariage, dans la maladie, dans la vieillesse et la mort. Le prêtre

diocésain est présent à tous les événements essentiels de la vie humaine.

– Vous avez été éducateur, vous avez été chef d'établissement : est-ce que ce n'était pas un lieu plus propice ?

C'en était un, mais cela ne prenait qu'un aspect de la vie de l'homme. Aujourd'hui surtout, la vie scolaire, pour les jeunes, ne représente qu'une dimension. Leur vie de loisirs a bien plus d'importance que la vie scolaire.

– Après 12 ans d'enseignement, vous n'en n'êtes pas un peu las ?

Pas du tout ! Parce que je découvre un monde toujours nouveau. Il me semble que partager la vie de tous les jours avec les gens et essayer de les aider à trouver un chemin de vie, c'est passionnant. Quel que soit notre âge, quelles que soient les situations, Jésus est le chemin. Il ouvre un chemin, surtout dans les situations qui semblent bouchées.

LA VIE RECUE DES PASSEURS DE VIE

– Au début, d'autres ont été passeurs de vie pour vous. Et d'abord, la vie, on vous l'a donnée à quelle époque, Père Bourland ?

En 1932, le 17 juillet, j'ai reçu la vie de mes parents. Mon Père était secrétaire d'un organisme, Ma Mère était commerçante et je suis l'aîné d'une famille de trois enfants. Mais j'ai reçu la vie alors que je n'avais pas choisi de vivre. J'ai reçu la vie comme un cadeau de Dieu. C'est le plus beau cadeau que Dieu a pu faire. Ce ne sont pas mes parents qui m'ont donné la vie, ils ont transmis la vie que Dieu donne, parce qu'on ne donne pas la vie, on la transmet. C'est pour cela que nous, les chrétiens, nous sommes très attachés à ne pas la trafiquer parce que c'est Dieu qui donne la vie. C'est Dieu aussi qui nous fait faire le passage de notre mort. Dans une période, pour le moment, un petit peu perturbée, on reçoit la vie et ceux qui s'aiment mettent leur amour au service de la vie que Dieu veut donner.

– Votre premier pas dans l'Eglise, c'est le Sacrement du baptême.

Cela a été mon baptême, à l'église Notre-Dame, trois semaines après ma naissance, le 7 août. Le 7 août, j'ai reçu la grâce du baptême, c'est-à-dire que je suis devenu enfant de Dieu, et j'essaye depuis 75 ans de vivre comme un enfant de Dieu, c'est-à-dire, d'une part, d'entretenir une relation très étroite avec celui qui est l'auteur de la vie et en même temps en essayant de vivre en enfant de Dieu dans le monde actuel, avec des repères d'enfant de Dieu.

– Trois semaines après votre naissance... Il fut un temps où il fallait baptiser les enfants dès le lendemain de leur naissance, quelques heures après parfois. Maintenant, on prend son temps : c'est une évolution dans l'Eglise ou pas ?

Je pense que le baptême des petits enfants était à l'origine donné dans les familles chrétiennes. Or maintenant, le baptême est resté un rite auquel beaucoup de français tiennent encore, heureusement,

mais très souvent ils ne voient pas l'engagement que leur donne ce baptême, c'est-à-dire ensuite d'essayer d'éduquer en eux la manière de vivre cette vie d'enfant de Dieu. C'est l'un des grands problèmes de la pastorale française actuellement : encore beaucoup d'enfants sont baptisés mais les trois quarts ne sont jamais catéchisés. Donc ce sont des baptisés qui sont comme un peu « morts nés », qui n'ont pas la possibilité de grandir et de faire connaissance avec Jésus. Par contre, il y a d'autres familles où, dès le plus jeune âge, on leur apprend à connaître Jésus.

– Vous êtes l'aîné d'une fratrie de trois. Dans votre famille, on vivait très chrétiennement ?

J'avais des parents pratiquants. J'avais surtout, et cela a été une des grâces, un don de Dieu, ma grand-mère paternelle qui vivait dans la même maison. Comme mes parents travaillaient tous les deux, c'est elle qui veillait beaucoup à notre éducation. Elle était, elle, d'origine basque et elle avait une foi très vivante qu'elle a su nous faire passer à travers toute l'éducation qu'elle nous a donnée.

– Vous avez songé à devenir prêtre à quel âge ? Cela a été un déclic ou tout un cheminement ?

C'est un don de Dieu que j'ai perçu lorsque j'étais en 4^{ème} donc dans les années 41-42. Il y avait des amis qui étaient au Petit Séminaire et un curé de campagne qui m'a beaucoup marqué et donc là, dès la 4^{ème}, j'ai eu cette intuition qu'un jour je serai prêtre.

– Vous étiez à l'école, à la Maîtrise de la cathédrale de Dijon.

Je suis allé à la Maîtrise jusqu'au début de la 4^{ème}. J'ai rencontré là aussi un don de Dieu, des éducateurs assez étonnants, je pense en particulier aux abbés Fousset : le père Georges qui était directeur et le père René Fousset notre professeur d'allemand.

– En quatrième, vous décidez de devenir prêtre : quelle a été la réaction de votre famille, de vos parents.

Mon père a dit : « On en reparlera quand tu auras fini tes études ». J'en ai parlé à mon curé de Notre-Dame et petit à petit j'ai cheminé avec ce curé qui m'a aidé à grandir dans la vie spirituelle et puis je m'occupais à ce moment-là – c'était un reste de ce que Monsieur Samson m'avait appris – des servants d'autel. De la 4^{ème} à l'entrée au Séminaire, j'étais responsable d'un bon groupe de servants d'autel à Notre-Dame.

– *Vous n'avez jamais été élève du Petit Séminaire de Flavigny ?*

J'y suis allé un an, entre ma philosophie et ma théologie, de 1953 à 1954, comme surveillant.

– *Vous conseilleriez maintenant à des jeunes d'aller très tôt au Séminaire ?*

D'abord, cela n'existe plus, donc ils auraient de la peine à en trouver un. Et puis d'autre part, là aussi, je crois que c'est un don de Dieu d'avoir pu faire grandir ce don de la vocation dans le monde, avec les autres. J'ai été aussi beaucoup aidé par le scoutisme. La 2^o de Dijon et les aumôniers que j'ai pu avoir là ont fait que le scoutisme m'a beaucoup aidé à vivre cet appel du Seigneur jusqu'à sa maturité

– *Le Grand Séminaire comportait de nombreux séminaristes à l'époque ...*

Nous étions une soixantaine quand je suis rentré au Grand Séminaire, après ma Terminale. Je suis entré en septembre 51. Nous étions neuf à entrer cette année-là, la plupart venaient de Flavigny. Nous étions tout de même un certain nombre venant du Lycée Carnot où l'aumônier, le Père Clémencet, nous avait beaucoup aidés.

– *Quelle était l'ambiance au Grand Séminaire ?*

La dernière année, quand nous étions déjà diacres, on nous envoyait en stage pour apprendre un peu notre « métier ». Je suis allé à Sainte Jeanne d'Arc avec le Père Vinceneux et le Père Guillaume et j'ai gardé un très bon souvenir de ce stage. Tous les jeudis, nous

faisions le catéchisme, le patronage, le jeudi après-midi, et puis le dimanche, on avait la messe, puisqu'il y avait une messe des enfants à 9 heures que nous essayions d'animer avec le vicaire.

– *L'évêque de l'époque était Mgr Sembel.*

Il venait deux ou trois fois par an nous donner un enseignement, mais nous ne le voyions pas personnellement.

– *Tout est donné. Le Seigneur nous donne aussi des amis de temps en temps ?*

Oui, et je crois que c'est très important, et peut-être encore plus dans le monde d'aujourd'hui, tel que je le vois parce qu'on ne peut pas être chrétien tout seul. Un chrétien tout seul est en danger. On a besoin de vivre avec d'autres chrétiens. Donc je verrais deux dimensions de relations fraternelles, tout d'abord dans une communauté. On appartient à une communauté et c'est peut-être l'un des problèmes des villes aujourd'hui : on va un peu comme dans un « self-service » pour les eucharisties, sans appartenir à une communauté. Une communauté, c'est celle où on reçoit mais celle aussi où l'on donne. Or dans nos communautés chrétiennes aujourd'hui, on a beaucoup de consommateurs qui se croient là comme à Carrefour ou dans quelques grandes surfaces parce qu'ils ne donnent rien. Ils viennent consommer. Il faut que l'heure les arrange, que le sermon leur plaise et ainsi de suite. Ils ne voient pas du tout qu'une communauté, c'est donner et recevoir.

– *Parmi vos amis, vous n'avez peut-être pas toujours eu que des gens très pratiquants ?*

Que des pratiquants, non mais des gens quand même ayant la même vision de l'homme. Surtout quand j'étais au lycée, de la seconde à la terminale, mon meilleur ami était un juif pratiquant qui habitait tout près de chez moi. On allait et on rentrait du lycée ensemble, on travaillait ensemble nos dissertations, nos devoirs. Nous sommes restés très amis et nous nous sommes retrouvés il y a quelques années. Il est maintenant aussi installé à Dijon. J'ai eu aussi des amis

par le scoutisme parce que nous avons vécu des camps ensemble. C'est très important de recevoir les amis que Dieu nous donne.

– Vous avez donc été ordonné en 1957.

Le 28 juin, parce qu'à l'époque – voyez comme quoi dans l'Eglise les modes changent – on n'ordonnait jamais le dimanche et comme cette année-là le dimanche était le 29 juin, alors on nous a ordonné le samedi 28 juin. Alors que maintenant, on célèbre les ordinations le dimanche.

– A cette ordination, combien de prêtres ?

Nous étions sept prêtres. C'était une ordination qui comprenait une célébration de 8 h 30 à 13 h parce qu'il y avait d'abord les tonsurés, ensuite les ordres mineurs – portiers, lecteurs, acolytes, exorcistes, les sous-diacres, les diacres et les prêtres. Tout se faisait pendant la même célébration. La cathédrale était archi comble pour cette longue célébration

– Le lendemain de votre ordination, qu'avez-vous fait ?

Cela a été un peu compliqué parce qu'avant d'être nommé j'ai connu une période jusque fin août, pendant laquelle on m'a envoyé remplacer un curé de campagne dans le Chatillonnais, à Courban, un village près de Montigny-sur-Aube. Je suis allé là-bas en solex et tous les 10 km, je regardais la carte pour savoir si je ne m'étais pas trompé de direction. Moi qui ne suis pas du tout de la campagne, je n'étais jamais allé dans ce genre de région. Je me suis trouvé là pour remplacer pendant un mois un prêtre qui venait de mourir subitement. Cela a été mon premier poste, précaire, avec sept paroisses.

– Qui vous a signifié votre nomination ? Est-ce qu'on vous a donné le choix ?

Non, on m'a demandé si je voulais gentiment rendre service pendant un mois parce qu'il y avait un problème dans cette paroisse, en

attendant d'y nommer un curé. J'ai dit : bien volontiers. Après, j'ai été nommé vicaire à Beaune.

– *Qui est-ce qui vous a signifié cette nomination ?*

J'ai reçu une lettre qui me disait que j'étais nommé vicaire à Notre-Dame de Beaune.

– *On ne vous a pas donné le choix ?*

Eh non ! Je n'ai rien eu à dire. A Beaune, on était encore dans une période où il n'y avait pas la mixité. Il y avait deux paroisses, Saint Nicolas et Notre-Dame. J'étais à Notre-Dame. Et là, il y avait deux vicaires, un pour les garçons et un pour les filles. On m'avait donné la responsabilité de l'annonce de l'Évangile chez les filles. J'ai beaucoup travaillé avec des Sœurs de Saint Vincent de Paul. On faisait là un catéchisme tout différent de maintenant. Depuis le CM1, les enfants venaient trois fois par semaine avant d'aller à l'école le matin, à 8 h, de toute la ville de Beaune. Ils allaient à l'école primaire. Nous avons beaucoup, d'enfants au catéchisme.

– *L'archiprêtre dont vous étiez le vicaire était le chanoine Bourgeon : vous en gardez de bons souvenirs ?*

Oui, un homme qui avait un grand cœur et qui était toujours très sensible à toutes sortes de choses, agréables et moins agréables. Oui un homme de cœur. Il m'a beaucoup appris surtout l'attention aux personnes. Je n'y suis resté que trois ans, comme on faisait à ce moment-là. Puis on est venu me chercher pour m'envoyer comme préfet des études à l'école Saint François.

J'ai eu d'abord une réaction très négative. Je n'ai pas fait confiance au Seigneur dans un premier temps. J'ai dit : « Mon Dieu, mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? ». Quand je me suis retrouvé seul, je suis parti me promener dans les rues de Beaune pour me détendre et là, je rencontre un prêtre qui était curé de villages autour de Beaune et qui me dit : « Dis donc, tu as une drôle de tête ! » J'ai dit : « Voilà ce qui m'arrive ». « Oh, quelle chance tu as ! C'est un cadeau de Dieu. Moi, j'ai été 25 ans préfet et professeur à Saint

François, tu ne peux pas savoir combien c'est enrichissant dans le contact avec les jeunes ! ». Voyez, là encore, don de Dieu. Dans les moments où on croit qu'on est dans une impasse ou qu'on va rentrer dans un mur, le Seigneur vous met sur la route, comme les disciples d'Emmaüs.

Je ne connaissais pas du tout cette école et donc je suis arrivé là, il y avait 200 pensionnaires. Nous avions avec eux un contact intéressant puisqu'ils ne rentraient chez eux qu'aux fêtes. Donc tous les week-end, nous allions nous promener... Nous menions avec eux vraiment une vie de communauté très étroite.

– Les cadres maintenant de l'enseignement religieux ne sont plus les prêtres.

Quand je suis arrivé à Saint François, nous étions encore 14 prêtres qui sont maintenant tous partis dans le Royaume. J'ai été très content de cette expérience et cinq ans après, on me demandait de devenir le supérieur de ce lycée.

– Pendant cette période à Saint François, vous rendiez quand même quelques services dans des paroisses ?

Nous avions un petit autobus et tous les dimanches, j'emmenais les pensionnaires animer une messe, en particulier dans les paroisses de Sennecey, de Crimolois, de Quetigny, pour aider un curé qui avait plusieurs paroisses.

– Et pendant les vacances ?

Je faisais une colonie comme aumônier. Les premières années, ce furent des colonies de filles, à travers la France, dans des endroits différents. Et puis après, pendant trois ans, j'ai eu une colonie diocésaine qui se trouvait au dessus de Thonon-les-Bains, un petit village qui s'appelle La Beunaz.

– Vous aviez déjà le projet de prêcher des retraites ou d'animer des retraites ?

Pas du tout ! Simplement en 1965, le Père Mathey qui était vicaire général m'a demandé de prêcher le pèlerinage diocésain à Lourdes. J'ai été surtout très pris ensuite après par la mutation des écoles – c'est la première des grandes mutations que j'ai connues – parce qu'il a fallu déménager de Saint François : la maison était très belle mais en ruines. Il y avait sept cents fenêtres à changer, il n'y avait pas de chauffage central... Avec les autres chefs d'établissements, nous avons refait une carte scolaire de Dijon.

– Vous avez été un peu le curé bâtisseur ?

Bâtisseur, non, parce qu'il y avait aussi les Frères de Saint Joseph. Nous avons fait trois pôles dans Dijon, avec chaque fois une école technique, un lycée, un collège, une école primaire. Maintenant encore, cela fonctionne comme nous l'avons bâti. Nous nous entendions très bien entre chefs d'établissement.

– Créer des établissements comme cela, est-ce que vous pensez que c'est le rôle d'un prêtre ?

Cela pouvait être le nôtre, parce que c'est à travers cela que nous annoncions l'Evangile. Oui, c'était aussi le moyen de toucher des jeunes. C'était ce qu'avaient fait les Jésuites, tant qu'ils ont été plus nombreux, en pensant que ceux qui allaient devenir les responsables de la société avaient besoin d'une formation chrétienne. Tous ces jeunes que nous avons suivis sont maintenant avocats, notaires, conseillers généraux, médecins, kinésithérapeutes, dentistes... Ils sont donc eux-mêmes en relation avec des gens. C'était former ces jeunes dans une optique évangélique pour qu'ils puissent ensuite être les témoins de ce qu'ils avaient reçu.

– Vous étiez en plein dans le bain des jeunes lorsque est né mai 68 : comment cela s'est-il traduit ?

Mai 68 a été un temps d'ébullition assez importante et là, j'ai découvert beaucoup de choses. Aux yeux de ceux qui pensent différemment de vous, vous êtes toujours à l'opposé. Pour ceux qui sont plus traditionnels, vous êtes communiste et pour ceux qui sont

plus engagés, vous êtes traditionnel. Donc on est toujours sur une corde raide. Moi, en 68, j'ai essayé d'écouter ce qui était dit à travers toutes ces manifestations et en même temps essayé de remettre les pendules à l'heure. Pendant une semaine, nous avons été en commission jour et nuit. Pendant une semaine, nous ne nous sommes pas déshabillés, nous ne nous sommes pas couchés je restais sur le bateau pour que nous ne fassions pas n'importe quoi.

– Uniquement avec des jeunes de Saint François ?

Non, nous avons des gens de Carnot, des gens de partout. L'école était devenue le forum de tout cela.

– Et quelle a été la conclusion de mai 68 ?

Je crois qu'il y a eu beaucoup d'idéalisme, des choses très rêvées et puis cela a ouvert quand même un certain nombre de choses. J'ai été beaucoup soutenu par les responsables des parents d'élèves, surtout les différents présidents. Ils m'ont aidé à comprendre, à écouter les jeunes. Cela a été un moment un peu difficile, mais assez passionnant.

– Quel rôle a joué l'Eglise à cette époque, difficile. ?

J'ai reçu un ferme appui de notre évêque, le Père de Labrousse et du Père Molin, qui était à ce moment-là vicaire épiscopal. Le Père de Labrousse a été très critiqué à l'époque mais il nous a beaucoup aidés en jugeant qu'il ne fallait pas abandonner tout cela ni se sauver et s'enfermer chez soi en fermant les yeux. Il fallait essayer d'accompagner ces situations où nous avons à être présents, de ne pas aller à contre courant mais d'apporter le ferment de l'Évangile.

– C'est après mai 68 que les prêtres ont connu de grosses difficultés. Il y a eu un mouvement énorme.

Il y a eu des difficultés, en effet. Mais alors là, je dois dire que du fait que j'étais encore pris par des responsabilités dans une école, je n'ai pas été beaucoup atteint par ce mouvement parce que je n'avais

pas le temps d'aller à ces réunions. Je n'ai pas été touché de front comme beaucoup de mes confrères qui étaient dans le ministère.

– L'Eglise a quand même souffert.

Oui, il y a eu là un moment difficile parce que des idéologies ont petit à petit fait perdre la tête à certains.

– Et vous imaginiez que vous y resteriez aussi longtemps à Saint François

Il y a eu un peu une rouerie de ma part. J'avais dit : « D'accord, mais pas plus de deux fois six ans », puisqu'on marche par six ans. Le vicaire général m'avait dit : « Mais oui bien sûr ». J'ai insisté : « Il faut me faire une lettre. Je dirai oui quand j'aurai une lettre comme quoi je ne suis là que pour douze ans ». Si bien que douze ans après, c'était déjà le troisième évêque qu'on changeait, j'ai ressorti ma lettre...

– Vous étiez déjà très volontaire...

Pas volontaire, organisé. Les bonnes paroles, il faut qu'elles soient notées de manière précise.

LES TEMOINS : DES PASSEURS DE VIE

– Père Bourland, tout au long de votre vie, vous avez eu l'occasion de rencontrer un certain nombre de témoins. Quels sont ceux qui vous ont le plus marqué ?

Je voudrais dire avant d'évoquer ceux dont je me souviens le mieux, que notre Eglise et notre expérience chrétienne se construisent à partir de témoins. Nous avons besoin de ces témoins pour construire notre identité chrétienne. On devient chrétien non pas en suivant des cours de théologie mais en vivant dans une communauté où on rencontre des témoins. Dans les premiers siècles

de l'Eglise, jusqu'au IV^e siècle, tout baptisé devenait martyr, c'est-à-dire témoin, témoin jusqu'au bout de sa vie de tout ce qu'il recevait. Les premiers témoins que j'ai connus se situent dans mon enfance. Tout d'abord une grand-mère paternelle, que j'ai déjà évoquée. D'origine basque, elle avait eu une vie difficile. Devenue veuve très jeune, elle avait une foi à déplacer les montagnes. Je crois que la réponse que j'ai donnée au Seigneur vient de ce contact quotidien avec ma grand-mère. Ensuite, ayant été à la Maîtrise de la cathédrale, j'ai rencontré là deux témoins qui m'ont profondément marqué, certainement à mon insu. Quand maintenant, avec le recul, j'en fais une relecture, je m'aperçois qu'ils ont imprimé en moi des repères qui m'ont permis de vivre ce que j'ai pu vivre. Tout d'abord l'abbé René Fousset, ce prêtre qu'on taxerait maintenant de traditionnel ; il nous enseignait l'allemand et nous emmenait promener tous les jeudis. Pendant l'été, nous allions à la colonie de vacances de Chaudenay dans la vallée de l'Ozerain. Il nous a montré d'une part une foi à déplacer les montagnes et surtout un service sacerdotal assez étonnant. Allant dans l'Auxois tous les dimanches pour y célébrer la messe et n'ayant pas de voiture, il profitait toujours, si j'ose dire, de la Providence qui le prenait en auto-stop sous le Pont de l'Arquebuse. Un homme plein de Dieu, avec quelques travers peut-être excessifs mais qui avait une foi extraordinaire. Les colonies de vacances que j'ai pu passer avec lui faisaient qu'il nous a profondément marqués.

L'autre témoin a été comme je l'ai dit, Monsieur Joseph Samson. Au cœur de la Maîtrise, cet homme qui était le Maître de chapelle de la Cathédrale, nous a vraiment fait rencontrer Dieu dans sa beauté. Une très grande exigence. Mais n'étant pas doué pour le chant, mon travail consistait surtout à ranger des partitions. Il m'avait donné vraiment toute son amitié. Je me vois encore plusieurs fois aller chez lui à son domicile personnel rue d'Auxonne où il nous passait des livres sur les contes et légendes de différents pays. Simplement sa personne qui était très structurée nous a donné le goût de la beauté, et en particulier la beauté de la liturgie. Si tout au long de ma vie j'ai eu la chance de pouvoir travailler avec des jeunes comme servants d'autel, je pense que c'est à lui que je le dois.

– Lorsque vous avez été dans votre première paroisse comme vicaire à Beaune, vous avez rencontré là aussi d'autres témoins ?

Là, il y a eu des témoins, qui m'ont peut-être moins marqué. Je nommerai les sœurs de Saint Vincent de Paul. Etant tout jeune prêtre, à 25 ans, chargé d'un ministère auprès des filles, ces Sœurs m'ont appris un peu mon « métier » et la manière de se situer par rapport à ce monde féminin que je connaissais assez mal.

– Vous avez rencontré quand même à cette époque de nombreux prêtres.

Oui, nous avons fait notre travail en commun entre prêtres mais je n'ai pas rencontré de témoins qui m'aient particulièrement marqué.

– La deuxième étape, c'est Saint François, d'abord comme préfet de discipline et après comme supérieur.

A Saint François, j'ai surtout été marqué par un certain nombre de prêtres professeurs La plupart anciens élèves de cette école et qui avaient vraiment un sens de l'éducation assez étonnant. Ils faisaient en même temps leur service de conseiller spirituel puisque chaque élève avait un père spirituel qu'il allait voir régulièrement tous les mois. Le collège diocésain avait pris un peu les repères des collèges des Jésuites. Cela m'a beaucoup marqué de voir la fidélité de ces prêtres qui, toute leur vie, s'étaient donné à l'enseignement. Il y avait là des hommes d'une grande valeur intellectuelle mais jamais séparée d'une forte dimension spirituelle, ce qui fait quand même un homme complet comme témoin. Car le risque est toujours que ceux qui ont une grande dimension intellectuelle n'aient pas toujours suffisamment la dimension spirituelle laquelle vient donner la vérité à leur intelligence.

– Parmi les élèves, vous avez rencontré aussi des témoins.

J'ai rencontré beaucoup de jeunes très généreux et puis j'ai eu la grâce d'en voir quelques dizaines s'éveiller à des vocations sacerdotales ou religieuses.

– Après, vous avez commencé un ministère paroissial au Sacré Cœur à Dijon.

Là, j'ai rencontré un certain nombre de témoins dans la vie quotidienne, dans la vie paroissiale : des hommes et des femmes dévoués. Je vois là en particulier un boulanger en retraite, Monsieur Cocus, un homme d'une discrétion et d'une efficacité étonnante. Un homme qui venait à la messe chaque jour, qui était veuf. Ce qui m'a beaucoup frappé, c'est qu'il a été le témoin pour de nombreux jeunes. Quand on confirmait des adolescents et qu'on leur demandait de choisir un parrain, il fallait mettre un frein parce que tous choisissaient Monsieur Cocus simplement pour le témoignage qu'il donnait. C'était un homme qui vivait sa vie chrétienne avec une grande charité, un grand dévouement, et surtout une disponibilité totale.

– C'est à cette époque, pendant votre ministère au Sacré Cœur, qu'est né le Renouveau Charismatique.

Le Renouveau a été une grande étape dans ma vie. Cela s'est passé d'une manière assez étonnante. J'avais vu dans des journaux comme La Vie que naissait ce mouvement aux Etats-Unis, à l'Université de Pittsburgh. Le Père De Montléon qui était à ce moment-là aux Etats-Unis pour une revue qui s'appelait Istina, une revue œcuménique, avait rapporté en France le témoignage de ce réveil, ainsi que le Père Caffarel, qui était aumônier des équipes Notre Dame. Cela m'avait alerté mais sans plus. Je n'avais pas regardé cela de manière attentive. Quand le 23 janvier 1973 est venu à Dijon un père Trinitaire canadien, le Père Régimbal. Un jour, dans la salle d'attente de la cure – je venais d'arriver au Sacré Cœur – je trouve une femme que je connaissais bien qui venait me dire : « Mardi prochain vient ce père Régimbal pour parler du Renouveau à Dijon ». Je regarde mon carnet : j'étais pris par une réunion. Peut-être heureux, je n'en sais rien, un alibi merveilleux pour dire : « Je ne peux pas y aller ». Et voilà que ce même 23 janvier, entre 19 h 30 et 20 h 15, tous les gens de la réunion se sont décommandés par téléphone : soit ils avaient la grippe, soient ils avaient perdu leur grand-mère... Il y avait toutes sortes de bonnes raisons pour ne pas

venir à la réunion. Donc à 20 h 15, je me suis retrouvé libre. Nouveau dilemme. Ace moment il y avait Bernard Card, maintenant curé de Beaune, qui était en terminale au Petit Séminaire des Gênois. Je le connaissais un peu. Je lui téléphone et je lui dis : « Tu n'es pas libre ce soir ? ». Il me dit : « Si ». Je lui dis : « Ecoute, est-ce qu'on ne peut pas aller à une réunion ». Ayant très peur de ce genre de réunion, j'étais tout content d'y aller avec un autre. Donc nous partons à la réunion à Saint Dominique, où nous étions une soixantaine de personnes. Ce père Régimbal est arrivé et il a fait une mise en place de ce mouvement de réveil en se servant, d'une part, des Actes des Apôtres et d'autre part, en montrant qu'après tous les Conciles dans l'histoire de l'Eglise il y avait un réveil de l'Eglise, comme une espèce de nouvelle Pentecôte dont avait parlé Jean XXIII. Moi, cela m'a beaucoup séduit. Tout ce qu'il nous racontait tenait debout. A ce moment-là quelqu'un dans l'assistance a posé une question : « Est-ce que vous prierez sur chacun de nous pour que nous soyons renouvelés dans l'Esprit Saint ». Il a dit : « Ah non. Il faut se préparer, il faut des semaines... ». Mais cette personne a insisté, sûrement poussée par l'Esprit, alors il a dit : « Dans une demi-heure, tous ceux qui le veulent, vous vous retrouvez dans telle salle ». De nouveau, dilemme et je demande à Bernard : « Est-ce que nous restons ? » – « Nous restons. » Nous nous sommes retrouvés douze. Il y a une anecdote amusante : c'est que nous n'étions que dix. Il y avait deux sœurs dominicaines de la maison qui étaient allées se coucher et étant couchée, elles se sont dit : « Si c'était quand même le Saint Esprit... ». Elles se sont rhabillées et sont venues se joindre au groupe. Nous nous sommes trouvés douze. Le père a fait une grande prière. J'ai appris plus tard, que c'était la glossolalie, la prière en langue. Il nous a imposé les mains et cela a été pour moi, une effusion de l'Esprit dont je vis encore depuis 34 ans. Une espèce de réveil, de renouveau : cela a été une grande étape de conversion. Ce qui me permet de dire et de témoigner que notre vie doit être une vie de converti permanent. On n'est pas chrétien une fois pour toutes, autrement on devient un chrétien plutôt genre statue qu'un chrétien vivant.

– Il y avait beaucoup de groupes charismatiques à cette époque 1973 - 1975 ?

Il y en avait très peu en France encore en 73. Cela venait d'arriver. C'est là qu'est né le groupe de Dijon qui a rassemblé jusqu'à deux cents personnes tous les mardis soirs grâce à l'accueil tout à fait ouvert du Père Albert Decourtray qui était notre évêque et qui venait même quelquefois à ce groupe avec le Père Camelot, dominicain, grand théologien, qui était au couvent de Dijon.

– Cette prière en langue s'est généralisée un peu dans ces soirées ?

La prière en langue, c'est tout simplement quand on est saisi par l'Esprit de pouvoir chanter la louange de Dieu en dehors de concepts intelligents. C'est un cœur qui déborde comme un bébé qui devant sa bouillie fait « Areuh, areuh ». Pour lui, cela exprime toute la joie d'envisager qu'il va manger sa bouillie

– Je me souviens qu'à l'époque il a fallu certaines fois que vous interveniez parce que des gens parlaient un peu en délire.

Pas en délire, non. Mais il faut toujours canaliser un peu ce que chacun essaye d'exprimer dans son amour. Notre groupe a duré pendant un certain nombre d'années et puis j'ai eu l'intuition que ce réveil de l'Eglise, il fallait le mettre dans l'Eglise et dans les paroisses. Peut-être que la forme pouvait être toute différente. Il ne s'agissait peut-être pas d'avoir des formes trop excentriques mais il faut surtout repartir des charismes. C'est ce qui a été à l'origine de toute ma vie de curé, 21 ans au Sacré Cœur, 14 ans à Saint Michel : une communauté réunie au nom de Jésus est une communauté qui reçoit de l'Esprit Saint tous les charismes, c'est-à-dire tous les dons pour être construite. Pour taquiner, je dirais que c'est la grande différence d'avoir des paroissiens dévoués mais pas toujours compétents ou d'avoir les paroissiens qui ont les charismes qui conviennent. A ce moment-là, la communauté est vraiment structurée par des gens qui ont reçu le don de l'Esprit, une certaine forme de compétence pour construire la communauté et pas seulement du dévouement, qui est de l'ordre de la générosité humaine.

– Il n’y a pas que dans ces groupes ni même parmi les chrétiens pratiquants que vous avez rencontrés des témoins. Vous en rencontrez aussi dans la rue ?

Tout à fait. Il y a des témoins qu’on rencontre partout. Après, j’ai eu la chance d’aller dans les premières sessions de Paray-le-Monial, dans les retraites aussi, à La Flattière ou ailleurs. Ce qu’il faut, c’est découvrir chez chacun le don qu’il a reçu de Dieu pour construire l’Eglise.

– Est-ce que chacun en est conscient ?

Ils n’en sont pas conscients... C’est au pasteur de dire : « Vous savez, vous avez tel charisme ». C’est d’ailleurs très intéressant parce que l’Eglise se construit selon les motions de l’Esprit Saint et non pas selon notre propre intelligence pour construire une société quelconque.

– Le Renouveau charismatique a eu une période florissante. Il semble que maintenant on en parle moins.

On en parle moins parce qu’il est inséré maintenant dans l’Eglise et qu’il est un mouvement de réveil. Sur les vocations que j’ai vues pendant 14 ans à Saint Michel, grâce au groupe de l’Emmanuel, la moitié des jeunes entrent là pour être prêtres parce qu’ils vont y trouver d’une part une grande spiritualité et d’autre part, la certitude qu’ils pourront vivre en petites communautés.

– Les Communautés Nouvelles dont on parle beaucoup maintenant et qui semblent prendre une part importante dans la vie de l’Eglise, sont-elles issues pour la plupart du Renouveau ?

Cela a été un réveil qui s’est fait avec des formes très diverses mais un réveil de l’Eglise Le Concile étant l’assemblée des Evêques qui se met dans l’attitude d’accueillir l’Esprit Saint ; Le Concile Vatican II a surtout été un Concile pastoral, il n’a pas touché à la doctrine de l’Eglise, mais Jean XXIII voyait bien qu’il y avait un décalage entre

la manière dont vivait l'Eglise et celle dont vivait le monde. Son souci était de pouvoir faire un lien entre les deux.

Moi, je vois dans ces Communautés Nouvelles ce que saint Jean dit dans l'Apocalypse : soyons attentifs à ce que l'Esprit dit à l'Eglise. Cela me paraît être ce qu'il faut pour le moment, en attendant d'autres choses que l'Esprit dira à l'Eglise. La souplesse est indispensable, autrement on se fige et on se bloque sur un élément de la pastorale qui a été valable pour une époque et qui ne l'est peut-être pas pour toutes les époques.

– On dit sans doute à tort que l'Eglise actuellement traverse une crise : est-ce qu'elle manque de témoins ? Est-ce qu'elle manque de témoins actifs ?

Elle manque surtout de souffle prophétique. Nous avons je crois une Eglise, où il faut beaucoup prier pour que les prophètes osent parler, risquer leur vie. On fait attention à tout ce qu'on dit, à tout ce qu'on fait, alors que nous avons besoin de prophètes. Le Concile nous a redit dans la Constitution sur l'Eglise que tout baptisé a une dimension prophétique, il doit oser manifester son identité de chrétien au cœur du monde où il vit.

– Une intense réflexion a été lancée sur le ministère presbytéral aujourd'hui dans l'Eglise. On dit que beaucoup de prêtres actuellement ont le blues. Qu'en pensez-vous ?

Je pense qu'il y en a beaucoup qui sont fatigués, peut-être aussi à cause de ces changements. Il y a un hiatus pour beaucoup entre la manière dont ils ont été formés et le monde dans lequel ils ont à servir. Mais je suis plein d'espérance pour toutes les générations qui ont moins de dix ans de sacerdoce. Eux sont tout à fait adaptés à ce monde et ne sont pas figés dans une pastorale qui a été celle d'une époque mais qui n'est plus celle d'aujourd'hui.

– Ces difficultés que rencontrent actuellement les prêtres : vous pensez qu'ils sont trop surchargés par des tâches administratives ? C'est peut-être là que les laïcs peuvent les aider un peu plus ?

Je crois que le prêtre, c'est d'abord une nouvelle identité. Saint Paul dit : ce n'est pas nous-mêmes que nous annonçons, c'est le Christ qui est en nous. Depuis que j'ai été touché par ce courant de réveil, le Seigneur me poursuit, si je peux dire, gentiment et affectueusement, pour me laisser transformer en personne du Christ, en 2008 et qui me permet chaque matin de retrouver mon identité quand je dis : « Ceci est mon corps ; ceci est mon sang ». Je ne dis pas : « Ceci est le corps du Christ ». Je dis : « Ceci est mon corps ». Donc je me livre tout entier pour pouvoir donner à cette parole de Jésus une actualité en 2007. Je vois le prêtre ainsi. Ce qu'il fait m'intéresse peu. Il y a une forme de générosité qui peut être très bien exercée par des laïcs qui ont ce charisme. Ce n'est pas d'abord ce que nous faisons qui compte mais ce que nous sommes. Plus nous sommes attentifs à nous laisser transformer par l'Eucharistie. C'est pourquoi je ne vois pas comment on peut être prêtre sans célébrer chaque jour l'Eucharistie parce que chaque jour je retrouve mon identité... C'est beaucoup plus pour moi « être » que « faire ». Le faire doit être au service de l'être. Si cela ne me fait pas grandir et si cela ne me permet pas de devenir en Christ un témoin, le faire est inutile. Si c'est de l'administration... cela n'a aucun intérêt dans ma vocation de prêtre.

– Le nombre de pratiquants est incontestablement en diminution : que faudrait-il faire pour réveiller un peu ces chrétiens qui dorment ?

Je crois qu'il faudrait des témoins, et surtout leur montrer qu'on ne peut pas être baptisés non pratiquants. C'est impossible. C'est comme si quelqu'un disait : « Moi, je sais marcher mais je ne marche pas ». Cela fait partie de la vie. Etre chrétien grand croyant sans être pratiquant... Je dis souvent aux fiancés qui me tiennent ce genre de propos : « Moi, je suis très pratiquant mais je ne suis pas encore assez croyant ». C'est dommage qu'on utilise ce mot de « pratiquant » qui semble le couper complètement de la vie de la foi, alors que les sacrements sont la présence active du Christ ressuscité.

– Actuellement, on parle beaucoup de la querelle des rites : le Pape vient de prendre position...

La France, c'est le pays où nous avons toujours ces difficultés de rites. Moi, ma position est encore un peu extrême et libre. Je me dis : pourvu que chacun rencontre le Christ, qu'il le rencontre dans le rite dans lequel j'ai été ordonné ou qu'il le rencontre dans le rite du Concile Vatican II, l'essentiel, c'est la rencontre avec la personne du Christ. Toutes ces querelles sont des querelles de pouvoir parce qu'on pense que certaines personnes vont nous échapper dans une pastorale dont on a tiré les avenues. Je pense que c'est malsain parce que cela veut dire qu'on pense qu'ils vont revenir en arrière. Mais ils ne vont pas revenir en arrière, ils rencontrent le Christ dans cette forme de sensibilité. L'essentiel, c'est la rencontre avec le Christ. Jean-Paul II souhaitait que l'Eglise apprenne à respirer avec les deux poumons de l'Orient et de l'Occident. Notre Occident, en particulier notre Eglise de France a bien besoin de respirer du poumon de l'Orient qui est un poumon de contemplation et d'amour pour le Seigneur très différent de ce que nous vivons.

– Paradoxalement, on s'aperçoit qu'il y a de plus en plus de gens qui veulent participer à des recollections, à des retraites : comment ressentez-vous cela ?

Voilà quelques trente années que j'ai la chance de pouvoir partager tous les ans une retraite en l'animant au Foyer de Charité de La Flattière. Je pense qu'il y a des baptisés qui entrent pour le moment dans ce mouvement de réveil, qui veulent réveiller leur foi, lui donner un autre visage pour vivre leur foi avec davantage d'émotion, dans le bon sens du mot. Les liturgies, le silence, la prière en commun, se retrouver avec des chrétiens qui ont la même ferveur permet de bâtir une communauté où chacun va pouvoir puiser une nouvelle énergie.

– C'est l'occasion aussi pour vous de rencontrer des témoins. Est-ce que dans ces retraites des gens viennent un peu en traînant les pieds et repartent avec ardeur ?

Il m'est arrivé plusieurs fois à La Flattière de voir des femmes généreuses qui avaient traîné leur mari. Au début, le mari venait à

une rencontre sur deux et puis, petit à petit, il entrait dans la communauté et on voyait tout un réveil qui se faisait dans son cœur grâce à la communauté vivante.

– Il y a un leitmotiv que vous aimez rappeler : se laisser ajuster par la rencontre.

Oui. Je crois que, plus on rencontre le Christ, plus il faut le rencontrer, il est ressuscité, il est vivant et se réajuste constamment. Le Livre des Actes des Apôtres en est un modèle merveilleux. La conversion en est un autre modèle. C'est dans ces rencontres que l'on devient vraiment témoin de Celui qui est vivant.

– Toute rupture, dites-vous aussi très souvent, doit devenir une naissance.

Oui : il faut naître de nouveau. C'est tout le mystère pascal que Jésus est venu vivre. Nous mourons à une sorte de silhouette que nous nous sommes construite par rapport aux autres et par rapport à nous-mêmes pour retrouver celle que le Seigneur veut nous donner. C'est une nouvelle naissance.

– Il nous arrive aussi, malheureusement, de rater les initiatives que le Seigneur prend.

Parce que nous sommes sourds, parce que nous n'avons pas pris l'habitude de nous mettre chaque jour à son écoute. Il y a une dimension de la prière sur laquelle on n'a peut-être pas assez insisté qui n'est pas seulement de dire des prières, mais être dans le silence à l'écoute. Or dans notre monde qui est un monde traversé par beaucoup de bruit, nous avons besoin de temps de silence, ce que nous rappellent les moines et les moniales.

– Lorsque vous êtes devenu prêtre, on parlait beaucoup de la Légion de Marie, il y a eu aussi l'Action Catholique. Est-il resté des témoins de cette époque ?

Tout à fait. Cela a été certainement une grande lumière pour la construction de l'Eglise. A chaque époque, une pastorale correspond à la progression de l'Eglise, à la vie de l'Eglise. Chaque époque a besoin d'un langage, c'est l'expérience de la Pentecôte. Les apôtres parlaient à tous les gens qui étaient là et chacun les comprenait dans sa propre langue. Chaque époque a une nouvelle langue. Aujourd'hui, il faut que l'Eglise soit prophétique et qu'elle trouve le langage qui correspond à notre monde. Nous avons aussi un questionnement : notre monde est très marqué par l'affectivité. Que ce soit les courants médiatiques... immédiatement, on nous donne une information qui touche notre cœur. On joue parfois même d'une manière malsaine sur l'affectivité. Le début des nouvelles, c'est un incendie, trois familles brûlées... Des choses qui touchent le cœur et qui frappent. Il faut que l'Eglise retrouve cette dimension affective et pas seulement cérébrale.

– Pensez-vous qu'elle l'ait manquée, qu'elle l'ait perdue ?

Je pense qu'elle a manqué une certaine forme de relation émotionnelle dans le bon sens du mot. C'est sans doute à cela qu'a voulu remédier « L'irruption de l'Esprit ».

– C'est ce que l'on a appelé les groupes de réveil charismatique ?

Le Renouveau Charismatique est un des chemins mais il y en a bien d'autres. Après le Concile il est né plein de communautés nouvelles : les Frères de Saint Jean, les communautés du Néo Catéchuménat, le Chemin Neuf et je ne cite que ceux-là, mais il y en a des centaines.

– Est-ce que cela n'a pas été un feu de paille : existent-elles encore, ces communautés ?

Bien sûr. L'année dernière, il est rentré à l'Emmanuel 14 jeunes au séminaire parce que c'est le réveil de l'Eglise. Certains ne s'en sont pas encore aperçus. C'est redonner à l'Esprit Saint toute sa place. Benoît XVI écrit dans un livre ce texte qui est intéressant : « former des communautés fondées sur la foi. Dans les dernières décennies,

sont nés des mouvements et des communautés dans lesquels la force de l’Evangile se révèle dans toute sa vigueur ». Encore une autre citation : « L’Eglise doit valoriser ces réalités. Il y a toujours eu dans l’Eglise une sorte de tension entre l’Eglise qu’on appelle hiérarchique et l’Eglise charismatique. Or je crois – c’est la découverte que j’ai eu la chance de pouvoir faire – que lorsque des chrétiens sont réunis au nom de Jésus, que ce soit une communauté religieuse, une communauté paroissiale, l’Esprit Saint suscite des charismes. Qu’est-ce que c’est ? Un charisme est un don de l’Esprit Saint pour construire l’Eglise. Là, il y a une conversion à faire : non pas avoir de bonnes idées et demander à l’Esprit Saint qu’il nous aide à les accomplir mais plutôt laisser agir l’Esprit et nous ajuster à ce qu’il nous donne. Benoît XVI dit que le danger, c’est que les structures l’emportent sur l’Esprit. Surtout dans la période de crise que nous vivons dans la société et dans l’Eglise, on multiplie les structures. Une espèce de peur panique. Alors on organise, Je prends un exemple : on peut avoir beaucoup de tuyaux, mais s’il n’y a pas d’eau qui coule, les tuyaux sont vides. Le jour où on est un peu noyé par l’eau qu’on a fait jaillir de la source, alors on peut mettre des tuyaux pour essayer de la canaliser.

– Ce Renouveau pourtant a trente ans maintenant... cela n’a pas réveillé encore les vocations ?

Ah si ! Il y a des vocations dans toutes les nouvelles communautés.

– Oui mais chez les prêtres diocésains...

Les prêtres diocésains ont boudé ce Renouveau à un certain moment, comme je l’ai déjà dit .Les jeunes d’aujourd’hui veulent absolument répondre à leur vocation selon deux dimensions qui pour eux sont importantes : il faut les assurer qu’ils pourront vivre en petites communautés – ils ne veulent plus du tout être seuls – et puis d’autre part, ils désirent une vie de prière beaucoup plus intense. Ces Communautés ont des contrats avec maintenant plus d’une cinquantaine de diocèses en France. Les prêtres sont incardinés dans le diocèse d’origine mais ils font partie de la Communauté. Il y a un accord entre les responsables de la Communauté et les diocèses. Par

exemple, à Chalon-sur-Saône, le centre ville est confié à la Communauté de l'Emmanuel. De même à Lyon, trois paroisses. A Paris, je crois que c'est quatre paroisses maintenant que l'archevêque de Paris a confiées à la Communauté de l'Emmanuel.

– *Quand on voit cela de l'extérieur, on se dit : au début, il y a eu un engouement.*

Oui, parce que c'était un réveil. Quand on se réveille, on est toujours joyeux.

– *Mais maintenant, il semble bien qu'il n'y ait plus ces grandes soirées de prière...*

Si, cela existe toujours. Il n'y a qu'à aller à Paray-le-Monial où il y aura tout l'été des centaines de personnes de tous âges, surtout des jeunes, qui vont se réunir.

– *Surtout des jeunes ?*

Il y a pas mal de jeunes, oui, parce qu'ils trouvent là un courant de réveil intéressant dans lequel on vit pleinement toute la dimension de son baptême. C'est toute l'Eglise qui doit devenir charismatique et pas seulement des mouvements. C'est pour cela que je ne crois pas qu'il faille appeler cela un mouvement. Il faut plutôt dire un courant, qui veut réveiller toute l'Eglise qui finit par mourir dans ses structures. Il y a tellement de gens qui sont occupés par les structures que cela devient une maison vide.

– *Croyez-vous que les structures vont encore baisser ?*

Je ne sais pas si on en aura le courage mais il faudrait bien. Les structures sont utiles et nécessaires mais elles ne sont pas d'abord le souffle de l'Esprit. Or c'est l'Esprit Saint qui est en train de construire l'Eglise, à chaque époque. Par exemple, voilà ce que dit encore Benoît XVI : « Une théologie qui n'est plus accès de la foi à un fondement rationnel mais oppression de la foi par la raison, au sens restrictif du terme, et une bureaucratisation qui ne sert plus à

ouvrir les portes à la foi mais à l'enfermer en elle-même : à un moment donc où ces deux phénomènes devenaient criants, j'ai réellement salué la nouveauté de ces mouvements comme un geste du Bon Dieu. Je voyais que le Concile portait ses fruits, que le Seigneur était présent dans toute son Eglise. Là où tous nos efforts, qui pourtant portaient de la meilleure intention, que ce soit dans les facultés de théologie ou dans les bureaucraties ecclésiales, non seulement ne portaient pas de fruit mais devenaient même contre-productifs, le Seigneur trouvait les issues et il ouvrait même tout grand les portes pour être présent là où les seules ressources étaient celles de la foi et de la grâce ».

– Les évêques qui ont été nommés depuis moins de dix ans sont conscients de tout cela ?

Tout à fait ! Il y en a quand même pas mal en France maintenant qui ont accueilli ce Renouveau, ce mouvement de réveil et qui l'accompagnent. Il y a d'ailleurs un groupe d'évêques qui accompagne plus spécialement tous ces mouvements de réveil qui sont devenus maintenant de très grosses communautés. Les J.M.J, ce grand rassemblement des jeunes, est confié depuis plusieurs années à la Communauté de l'Emmanuel. Ce qui est assez étonnant, c'est qu'en même temps ce réveil de l'Esprit qu'ils vivent leur donne des qualités d'organisation extraordinaires. On voit bien comment Paray-le-Monial est devenu un lieu où une excellente organisation permet la liberté.

– Quel conseil donneriez-vous à de nouveaux curés qui s'installent dans une paroisse ?

Qu'ils soient très attentifs à cela et qu'ils ne partent pas avec des idées préconçues ou des jugements tout faits mais qu'ils essayent plutôt d'être attentifs à ce que l'Esprit dit à l'Eglise.

– Il y a suffisamment de bonnes volontés du côté des laïcs ?

Des bonnes volontés, dans les paroisses, il n'en manque pas... Il suffit de les appeler. C'est ma grande découverte au contact de ce

réveil : quand des chrétiens sont réunis au nom de Jésus, l'Esprit Saint donne tous les charismes dont la communauté a besoin pour fonctionner. Un charisme on ne sait pas toujours qu'on l'a et c'est le pasteur qui doit le découvrir et dire : « je vous appelle à rendre tel service parce que j'ai vu que vous aviez ce charisme ». Je donne un exemple qui fera peut-être sourire : quand une personne qui anime les chants a le charisme pour cela, elle aide à prier. Si c'en est une autre qui n'est que dévouée, elle nous casse la tête. Je pense que chacun a vécu cela dans une communauté.

– Vous avez présidé des cérémonies importantes, des grands rassemblements dans les paroisses : quand vous leur parlez de Renouveau, quelle est la réaction ?

Je crois qu'il ne s'agit pas d'en parler. Il ne s'agit pas non plus, selon la méthode française, d'en faire un abcès de fixation, il faut surtout le faire vivre. Quelquefois on voit dans des groupes charismatiques des gens qui prient en levant les mains... peut-être que cela ne convient pas à toutes les sensibilités. Mais ce n'est pas cela l'important. L'important est de voir quel est le fond de ce réveil. Ce fond, c'est le don de l'Esprit, repérer ce que veut l'Esprit pour l'Eglise d'aujourd'hui. Et non pas penser dans des bureaux à ce qui serait bon pour l'Eglise aujourd'hui. Moi, c'est ma manière de fonctionner, c'est celle des Actes des Apôtres.

– Les jeunes sont peut-être sensibles, mais lorsqu'on essaye d'inculquer ce nouveau style à des gens de 50 - 60 ans, sont-ils aussi réceptifs ?

On en trouve beaucoup. A partir du moment où leur foi est ajustée au Seigneur, ils ne peuvent pas, ne pas reconnaître l'œuvre de l'Esprit, à moins qu'ils soient accrochés comme des pêcheurs perdus à un rocher du passé. Ceux-là, ils ont tellement peur de tomber dans l'eau qu'on ne peut pas les décrocher ...

L'EXPERIENCE PASTORALE

– Comment dans ses paroisses le prêtre peut-il être « Passeur de Vie ? » n'est-t-il pas astreint à trop de cérémonies traditionnelles ?

Non, parce que les sacrements, les prières à chaque étape de la vie, sont une Bonne Nouvelle que nous donnons.

Au Concile de Trente, l'Eglise a reconnu sept signes privilégiés, qu'on appelle les sept Sacrements, qui sont tous des rites de passage. Le premier, qui est le plus important, est le baptême. Le baptême, par le signe de l'eau – ce qu'a vécu Jésus lui même par le baptême de Jean-Baptiste –, on meurt et on vit. L'eau noie et donne la vie. Baptiser, cela veut dire plonger. On noie le vieil homme et il ressuscite l'homme nouveau. C'est fantastique !

Il y a l'Eucharistie qui achève l'être chrétien. Je prépare deux adultes, deux femmes, à leur première communion. L'une va se marier, une autre célibataire d'une quarantaine d'années, qui redécouvrent la foi. Elles n'avaient jamais été initiées à l'Eucharistie. L'Eucharistie, c'est Jésus qui se donne tout entier en nourriture.

– C'est encore un passage pour ces adultes ?

C'est un passage fantastique parce que là on entre, non plus seulement dans l'imitation de Jésus, mais vraiment avec une identité de Jésus. C'est pour cela que l'Eglise, dans sa grande sagesse, dans la formule de la communion dit : « Le Corps du Christ ». Cette formule est ambivalente et il faut la garder telle quelle parce que la nourriture que le prêtre présente, c'est le Corps du Christ et celui qu'il regarde, mangeant le Corps du Christ, devient le Corps du Christ. Il est membre de son Corps. Il y a les deux dimensions. Si on transforme la formule en disant : « Recevez le Corps du Christ », on ne donne qu'une dimension. Le fidèle répond « Amen. J'accepte d'être le Corps du Christ ». Cet « amen » est une adhésion au baptême. On renouvelle son baptême et sa confirmation à chaque Eucharistie.

– C'est encore un passage.

Un passage où nous entrons dans le monde de Dieu en nous nourrissant des repères de Dieu. Nous vivons avec de nouveaux repères. Nous n'avons plus les mêmes manières de voir. Nous n'avons plus les mêmes repères pour choisir. L'Eucharistie nous transforme parce que le Corps que nous recevons est le Corps livré par amour. « Ceci est mon corps livré pour vous. » « Ceci est mon sang versé pour vous. » Nous devenons nous-mêmes corps livré. Si bien qu'après la messe nous devrions sortir de l'église tout à fait différents de la manière dont nous y sommes entrés. Si nous sommes venus seulement pour faire de la piété, nous avons perdu notre temps.

– Il fut un temps où on était très strict pour recevoir l'Eucharistie avec le jeûne... Maintenant, est-ce que ce n'est pas trop galvaudé ?

On risque de l'avoir banalisé. Mais en même temps je pense que c'est une chance maintenant que ce soit vraiment une nourriture. On avait insisté, surtout sous la pression du jansénisme, sur une dimension sacrée qui n'était pas un sacré évangélique. Il y avait une peur de Dieu qui faisait que si on laissait échapper une hostie, il y avait tout un rituel... On est peut-être tombé dans une banalité plus grande mais je pense que nous pouvons y gagner parce que cela peut ressusciter l'homme. A la multiplication des pains pour les cinq mille hommes sur la montagne, je ne pense pas que Jésus leur a fait passer un examen à chacun pour leur donner un morceau de pain et de poisson...

Le Baptême.

– Vous mettriez quelle cérémonie ou quel sacrement en premier si on vous demandait de les classer, à une période où on classe tout ?

Ce serait le baptême, puisque c'est là que nous avons reçu une nouvelle identité. Après, il faut vivre cette identité toute sa vie.

– On a publié récemment une statistique qui prouve qu'il y a la moitié seulement des enfants qui sont baptisés. Cela vous inquiète ?

Ce qui m'inquiète plus, ce sont ceux qu'on baptise et qu'on n'aide pas ensuite à trouver une identité. Cela m'inquiète plus.

– Vous, vous avez été baptisé enfant, comme on le faisait à l'époque.

A trois semaines.

– Maintenant, un enfant qui naît: que conseillez-vous aux parents, de le baptiser tout de suite ou d'attendre ?

Je pense que le baptême des petits enfants doit rester une situation normale et habituelle. Pendant un temps a régné cette idéologie selon laquelle 'il fallait les laisser choisir. Moi, on ne m'a pas demandé de choisir si je voulais vivre ou pas... Cela commence à disparaître. C'était il y a 10 ou 15 ans, comme si on était capable de choisir. Pour choisir, il faut connaître. On choisit entre deux ou trois choses mais il faut connaître les choses entre lesquelles on choisit. Comment peut-on choisir si on ne connaît pas ?

– Parlons un peu de la formation des enfants maintenant, leur initiation, leur découverte de la vie chrétienne. Il y a des tas de familles qui disent : « Je mets mes enfants au catéchisme parce qu'il le faut, pour qu'ils fassent leur première communion ».

Oui, et puis pour qu'ils puissent se marier à l'Eglise.

– Quels problèmes cela vous pose ?

J'ai eu la chance de faire huit heures de catéchisme par semaine avec des enfants et des adolescents. Plus que jamais, j'essaye d'être un passeur de vie en prenant la Parole de Dieu pour leur montrer comment elle est la clé pour donner du sens à leur vie.

– La Parole liée aux textes du dimanche ?

Nous étudions cette année saint Luc ou les Actes des Apôtres et nous lisons en lecture cursive le texte de la Parole de Dieu. Nous essayons de mettre cette Parole dans la vie des gens de 2007 pour montrer que c'est un chemin de lumière, un chemin de joie.

– Vous êtes quand même dans une paroisse relativement privilégiée avec des gens qui sont dans un courant favorable à l'Eglise.

C'est vrai mais il y a un peu de tout quand même. Nous ne sommes pas là pour faire de la morale à quatre sous et pour dire : « Cela, c'est bien. Cela, c'est mal ». Ce n'est pas cela être un passeur de vie. C'est être un gardien de musée... Passeur de vie, c'est faire naître un désir en eux. Pour la retraite de profession de foi, où ils étaient trente cette année, à la fin de la retraite l'idée m'est venue de leur dire : « Prenez un bout de papier et écrivez le projet de vie qui vous habite aujourd'hui ».

– Il y avait combien de jeunes concernés ?

Trente. Voilà leurs projets de vie que nous avons fait taper et ils vont tous le recevoir. C'est étonnant de voir leurs projets de vie !

– « Mon projet de vie dans la prière serait de passer plus de temps avec le Seigneur. » C'est encore dans le courant du moment, cela ? « De reconnaître mieux quand je prie. » « De me protéger grâce au combat spirituel. » Ce ne sont pas des formules un peu toutes faites ?

Je ne crois pas. Nous avons fait toute la retraite sur le combat spirituel avec les armes de la foi dans l'Épître aux Ephésiens, chapitre 5.

– *« Dans la vie quotidienne, apprendre, rester attentif, respecter, obéir, croire : ce sont mes résolutions. Que le Seigneur vienne à mon aide pour que je sois fidèle à mes résolutions. » Ce sont eux qui ont écrit cela ?*

Ce sont eux, uniquement. Il n'y a rien de nous, là dedans. Nous nous sommes contentés de les taper, c'est tout.

– *Vous conseillez la première communion à quel âge ?*

Il n'y a pas d'âge. Je pense que c'est en fonction du désir de l'enfant, de son ouverture à la vie spirituelle et puis de la famille pour l'y aider. Pie X, c'est déjà ancien, avait proposé 7 ans, l'âge de raison. Mais il faut en même temps être sérieux. Cela veut dire que si c'est une première communion, ce n'est pas la dernière. Donc si on n'est pas capable d'assumer la responsabilité d'aider l'enfant ensuite à être régulier dans ses communions, il ne faut pas lui donner la communion. Jésus l'a dit : « On ne donne pas des perles à des cochons », c'est dans l'Évangile.

– *Là, il y a encore un passage entre la première communion et la profession de foi.*

La profession de foi n'est pas un sacrement mais un rite qui a été inventé par les missionnaires du XVII^e siècle – on ne la trouve pas d'ailleurs dans toute l'Église universelle. A la fin des missions qu'ils faisaient dans les campagnes, on renouvelait le baptême. C'est de là que vient la profession de foi. C'est ce que peut faire un jeune de 13 ans. Ils ne peuvent pas faire des promesses extraordinaires comme quelqu'un qui a vécu. C'est en même temps un rite de passage où l'enfant passe de l'enfance à l'adolescence. C'est un rite humain avant d'être un rite religieux. A cause de l'idéologie de 1968, certains de mes confrères avaient supprimé la profession de foi et c'est revenu grâce aux gens qui veulent ce rite.

– Ils veulent ce rite : ce n'est pas pour le décor... ?

Peut-être un peu mais je pense que Dieu n'est pas contre les décors. Il est bon que les hommes puissent faire la fête et se réjouir. Dieu est venu pour nous réjouir.

– Il y a une grosse déperdition entre les enfants qui font leur première communion et ceux qui vont jusqu'à la profession de foi.

Non, là, il n'y en a pas. Là où il y en a beaucoup, c'est entre les enfants baptisés et les enfants catéchisés.

– J'ai entendu dire que vous vous adressez aux mères de famille pour les aider à éduquer chrétiennement leurs enfants : pourquoi et comment ?

Aujourd'hui, un des enjeux essentiels de l'évangélisation, c'est l'éducation. Nous sommes dans un monde très pluraliste voire relativiste et les repères de l'éducation sont excessivement divers quand il y a encore des références ! L'éducation n'est pas un dressage, ce n'est pas une adaptation à une société donnée. Pour nous, le cœur de toute inspiration, c'est le baptême et l'Eucharistie. Malheureusement, les chrétiens font souvent des partages : ils ont une vie de piété, vont à la messe, parfois tous les jours, mais ils éduquent avec d'autres repères. Or il faut faire l'unité de notre vie, éduquer selon le Royaume de Dieu.

– Concrètement, comment faites-vous ?

Depuis 2005, nous nous sommes réunis un après-midi par mois. Les mères de famille étaient une cinquantaine. Le Seigneur, dans la prière, a mis dans mon cœur ce projet : essayer de voir à partir des miracles de l'Évangile comment nous avons à naître à nouveau. Chaque fois, j'ai pris un verbe pour mieux mémoriser et apprendre à voir en partant de la guérison de l'aveugle-né dans l'Évangile de Jean au chapitre 9. Vivre dans la foi, c'est voir autrement. Or nous sommes d'autant plus aveuglés qu'on est dans une civilisation qui

manipule l'image. J'ai développé cela. Je leur ai fait remarquer aussi que cette guérison est comme une nouvelle création et que l'aveugle est appelé à y collaborer en allant se laver à la piscine de Siloé.

– *Qu'est-ce que cela dit pour les enfants ?*

Eh bien, que les parents doivent arriver à faire d'eux des collaborateurs pour l'œuvre du Royaume dès qu'ils en ont un peu l'âge, au fur et à mesure, sans qu'on le leur impose. Dans le Royaume de Dieu, on n'impose pas. J'ai dit aux mères : « Vous allez avoir une responsabilité d'éveil. Il faut faire grandir. Il faut faire du créatif et cela, c'est passionnant. Le créatif sera personnalisé, ce ne sera pas le même avec chacun de vos enfants, ni le même à n'importe quel âge. » Dieu nous prend au sérieux quand Il nous dit qu'on est procréateur et Il veut vraiment qu'on ait de l'imagination et qu'on soit bien branché sur Lui pour avancer.

– *Que leur avez-vous encore fait découvrir à partir de cet Evangile ?*

L'aveugle guéri change d'identité, il passe de celle d'aveugle à celle de voyant, et c'est là où vous vous situez au point de vue éducatif. C'est l'éducation fondamentale qu'il faut transformer, ce n'est pas seulement un badigeon pieux. Il ne s'agit pas seulement d'être une famille gentille, polie, où l'on travaille bien, non, il faut qu'il y ait les mœurs du Royaume. Jésus va dire : « Je suis la lumière du monde. » C'est Jésus qui doit vous éclairer comme éducateur pour aider, petit à petit, l'enfant à se référer à la seule lumière qui tient la route, Jésus. C'est Quelqu'un. Pour la Toussaint, on a confessé les enfants du catéchisme et je leur ai donné un papier pour leur montrer cela, non pas une liste de péchés, on est sorti de ces histoires-là, mais c'était : Ai-je préféré toujours Jésus ? Jésus, je Te préfère tous les jours, en prenant du temps pour te rencontrer ; Jésus, je Te préfère quand je vais à ta rencontre le dimanche ; Jésus, je Te préfère chaque fois que je rends service... C'est une manière positive d'éduquer plutôt que de dire : « Tu n'as pas fait ceci ou cela. » « Jésus, je Te préfère parce que je dis toujours la vérité », cela fait choc dans leur cœur ! Il faut toujours que ce soit comme un appel à

préférer Quelqu'un, éduquer selon l'évangile, c'est se référer à Quelqu'un, ce n'est pas une morale ni une manière de vivre, c'est pour Jésus, avec Jésus.

– *Quels autres verbes avez-vous retenus ?*

« Ecouter », en partant de la parabole du semeur en Luc, chapitre 8. Il faut trouver dans les différentes situations la Parole qui va réveiller le cœur de l'autre. Il ne s'agit pas de lui faire du prêchi-prêcha à quatre sous, du genre : « Ce n'est pas bien, il ne faut pas... ». Une parole d'encouragement. Pour nous, chrétiens, l'écoute de la Parole est essentielle. Il faut qu'on retrouve cet appétit de la Parole. Je leur ai cité l'exemple de ce garçon qui, tous les matins, dans le bus, en se rendant à son école technique, lisait la Parole de Dieu ; et comme il avait peur que ses copains se fichent de lui, il l'avait mise dans un polard. Il est devenu prêtre !

– *Et encore ?*

« Lève-toi et marche. » Il s'agit de la guérison d'un paralysé. J'ai fait remarquer aux mères de famille combien leurs enfants peuvent être paralysés par les modes, le regard de l'autre, leur situation dans la fratrie, leurs défauts... Ce paralysé, en Luc 5, est porté par des amis sur une civière. Je vois cela souvent chez les enfants et les adolescents : on continue de les porter, on les empêche de marcher, on leur évite tout effort. Or Dieu nous appelle à grandir dans tout ce qu'on vit d'heureux ou de malheureux. Le paralysé est descendu devant Jésus. Il n'y a pas d'éducation chrétienne sans une relation personnelle avec la personne de Jésus. Et Jésus va guérir la paralysie jusqu'en sa racine. Si vous avez un abcès, il ne suffit pas de mettre de la pommade, il faut commencer par guérir la racine de l'abcès. Et notre vie religieuse, c'est souvent de la pommade et on éduque les gosses avec de la pommade... Or il faut faire l'expérience d'une résurrection, d'une nouvelle création. « Lève-toi et marche. » Il faut traduire cette parole devant un enfant découragé par de mauvaises notes, un échec ou parce que quelqu'un lui a dit des choses pas gentilles... Consolez-le, mais ce n'est que de la pommade et c'est vous qui vous réjouissez. Il faut aller jusqu'à lui

dire : « Lève-toi et marche. » Quelle chance tu as d'avoir pu sortir de cette difficulté parce que le Seigneur était là avec sa grâce ; allez, tous les deux, on va reprendre la route ». Prends ton grabat, prends tes difficultés à l'école, en famille. Tu es maintenant guéri en Jésus, donc tu vas les porter, sans les masquer. Nous avons à révéler aux enfants la puissance de la Résurrection. Nous vivons en dessous de nos possibilités. Jésus le dit dans l'Évangile : « Vous ferez des œuvres plus grandes que ce que je fais » (Jn 14,12). Cela veut dire : « Maintenant, vous avez une puissance de Ressuscité, mais libérez-la ». C'est cela, l'éducation chrétienne : libérer en l'autre des forces de Résurrection. Cette dynamique de victoire nous vient de notre baptême.

– Oui, mais souvent après des victoires, il y a de nouveau des défaites, des rechutes...

Justement, c'est ce que j'ai fait remarquer dans notre entretien intitulé « Eduquer au pardon ». Dieu a créé l'humanité dans l'amour et pour l'amour. Mais le péché de rupture, le péché originel, a fait qu'en se séparant de Dieu, l'homme a mis dans le monde une sorte de cassure. Et le pardon se situe à ce niveau de la cassure. Jésus commence par dire au paralytique : « Tes péchés sont pardonnés ». Voilà la vraie guérison. Jésus guérit l'homme tout entier et guérit en lui tout ce qui est encore obstacle à l'Amour. Le pardon est semence de Résurrection. On ne va pas oublier ce qui s'est passé, on va recréer un monde nouveau. Le pardon est marqué par le signe de la croix ; il y a une mort et une résurrection. Et puis il faut non seulement pardonner, mais aussi savoir demander pardon. Il faut que ce pardon soit exprimé avec le langage de chacun parce qu'étant exprimé, il est parole de vie, il est nouvelle création. En Mt 18,15 Jésus nous montre que le pardon est seul capable de construire la communauté, et tout d'abord la famille.

Je vis dans quatre ou cinq familles de la paroisse depuis quelques années une chose assez étonnante : trois ou quatre fois par an, on m'invite et on célèbre le sacrement du Pardon en famille ; premier temps, temps fraternel, deuxième temps, on est tous autour de la table, les parents disent aux enfants ce qui leur paraît ne pas être juste puis les enfants font de même. Après, on m'envoie dans une chambre et ils viennent, un par un, recevoir le sacrement du Pardon.

Extraordinaire ! Après, on voit toute cette famille dans la joie autour d'un gâteau.

– Est-ce qu'il n'y a pas dans notre société une espèce de pseudo-tolérance ? Est-ce que vous ne croyez pas qu'aujourd'hui il faut aussi éduquer à la vérité, car on vit dans le brouillard, du genre : « Toi, tu as cette vérité, moi j'ai la mienne et on va très bien s'entendre » ?

Tout à fait. C'est une des grandes préoccupations de Benoît XVI. Pour lui, un des cancers de notre société contemporaine est le relativisme. C'est pourquoi il faut éduquer à la vérité. Pour nous, chrétiens, la vérité n'est pas seulement une donnée philosophique, elle est Quelqu'un. « Je suis la Vérité » dit Jésus (Jn 14,6). C'est dans cette vérité qu'il faut essayer d'éduquer les enfants, dans cette vérité qu'est Jésus. Non pas les protéger, les surprotéger en vivant isolés, enfermés, pour ne pas attraper le virus du monde, mais les fortifier dans la vérité. Il fut une époque où tout le monde pensait un peu la même chose – une vérité un peu sociologique – mais aujourd'hui, c'est fini, notre vérité va à contre-courant de ce que pensent et choisissent la plupart des gens.

– Comment pratiquement éduquer à la vérité ?

Je crois qu'il faut d'abord chercher à faire la vérité sur son enfant, dans tous les domaines de la personnalité. La vérité déjà sur son sexe. Il arrive que des mères élèvent leur garçon comme une fille parce qu'elles auraient tant aimé avoir une fille et vice-versa. Il faut éduquer un garçon comme un garçon et une fille comme une fille. Notre monde a perdu cette différenciation et voudrait nous faire avaler des couleuvres. Vérité ensuite sur ses qualités. Dans l'éducation, il faut partir des qualités et non des défauts, découvrir et développer ces qualités ; et pour nous, chrétiens, aller jusqu'à découvrir progressivement leurs charismes, les dons que leur fait l'Esprit Saint pour construire l'Eglise. Eduquer dans la vérité, c'est cela, et non pas rêver des qualités et des dons qu'on aurait aimé chez ses enfants. Il faut aussi la vérité sur leurs faiblesses, sur leur qualité de relation. Les aider à se situer dans la fratrie, dans le choix des

camarades, des amis. Tout cela demande aux parents d'être eux-mêmes dans la vérité. Les enfants nous révèlent notre vérité et c'est une grâce. Il arrive qu'avec une certaine audace ils nous prennent en flagrant délit : « Tu me demandes de ranger mes affaires mais papa laisse tout traîner ! ». Cela oblige à la cohérence, à enseigner par l'exemple.

Enfin, il faut les aider à vivre la vérité sur le monde. C'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile aujourd'hui du fait des moyens de communication. Un des arguments du monde de la communication, c'est : « Tout le monde le fait ».

Voilà où nous en sommes. Mais non, tout le monde n'est pas comme cela et même si on restait quatre à être autrement, on serait quatre. On n'a pas à se laisser aller comme un bouchon sur un torrent dans toutes les erreurs du monde.

Non, le monde que Dieu veut est autre, nous en avons le secret et nous avons la charge d'éduquer nos enfants dans ce monde.

Ce qui ne veut pas dire condamner ce monde, il faut les aider à voir ce qu'il y a de bon, ce qu'il y a de positif, il ne faut pas avoir un regard toujours négatif.

Il faut, selon leur âge, les aider à réfléchir sur telle attitude de ceux qui les entourent, sur leurs manières de faire.

Il faut justifier pourquoi, en famille, on a fait tel choix par rapport au monde pour qu'ils aient un regard sauveur sur le monde, c'est cela, le regard de vérité.

Ce monde qui va cahin-caha, c'est un monde que Jésus veut sauver

– Est-ce qu'il n'y a pas un risque d'enfermement, de marginalisation ?

Au contraire. Jésus dit dans l'Évangile de Jean : « La vérité vous rendra libres ». Cela évitera aux enfants d'être esclaves de la mode, esclaves des courants de pensée et des idéologies, esclaves des comportements. Il faut bâtir les enfants pour qu'ils soient libres dans ce monde et qu'ils ne se sentent pas non plus comme les derniers des Mohicans et se disent : « Je n'ai vraiment pas de chance d'être né dans cette famille catho ! Qu'est-ce qu'ils sont étroits et ringards ! ». Il faut que cette vérité nous rende libres et joyeux. D'où l'importance de la vie en communauté : s'inviter entre familles qui ont le même projet éducatif. Je crois que dans le contexte

d'aujourd'hui, on ne peut pas vivre cette vérité si on est isolé, tellement la pression du monde est forte. Je pense qu'on touche là une des raisons du manque de vocations. Une vocation religieuse ou sacerdotale est une expérience de liberté. Or les jeunes sont tellement pris par ces modèles !

Quand j'étais dans l'enseignement, j'avais eu sept garçons en catéchèse, de la 6^{ème} à la terminale. Quand ils ont réussi leur bac avec mention, on a fait une petite fête et je leur ai dit : « Je vais vous poser une question, vous me répondez si vous voulez. N'avez-vous jamais pensé à être prêtre ? » Tous m'ont dit : « Oui, mais ce sont nos parents qui ont étouffé ce germe en nous. » Des parents chrétiens ! Parce qu'ils leur ont fait un programme de vie : Polytechnique, écoles d'ingénieurs... qui ne les a pas aidés à être libres. Cela m'a fait très mal et reste gravé en moi.

– *Comment avez-vous conclu cette année d'enseignement ?*

Par une réflexion sur la famille comme petite Eglise.

– *Est-ce qu'il y a des traces écrites de votre enseignement ?*

Oui, nous avons publié des livrets pour les années 2005-2006 et 2006-2007, portant sur l'éducation à partir du baptême et de l'Eucharistie

La Confirmation

– Le deuxième passage après le baptême ?

Le deuxième passage, c'est la confirmation. C'est le sacrement qui nous relie à la communauté chrétienne, à l'évêque, successeur des Apôtres. On reçoit le passage d'une vie humaine sympathique, belle, à une vie dans l'Esprit Saint. Dieu nous donne son Esprit parce que Dieu, en Jésus, ne nous a pas seulement donné des modes d'emploi, il ne nous a pas seulement donné des lois et des commandements. Il nous donne son Esprit, la force de réussir le projet qu'il nous a révélé. Il faudrait que nous, les chrétiens nous vivions davantage sous la motion de l'Esprit. Nous avons reçu l'Esprit à notre confirmation donc, nous avons en nous tout ce qu'il faut pour réussir.

– Encore faut-il le développer...

Bien sûr ! Je dis souvent cela en forme de boutade : au ciel, j'ai l'impression qu'il y aura des baptisés nains et des baptisés géants. Certains vont venir, comme dans la parabole des talents, et vont dire à Dieu : « tu vois, j'ai été baptisé. Mon baptême, je te le donne comme tu me l'a donné mais il n'a pas grandi ». Et puis il y aura des géants, les saints, qui ont développé leur baptême et ils arrivent avec plein de grâces qu'ils ont fait grandir. On peut choisir : ou être nain ou être géant.

– La confirmation, il semble bien que ce sacrement retrouve une nouvelle vie actuellement !

On essaye de redonner à ce sacrement toute sa vitalité en évitant si possible l'erreur, presque l'hérésie de croire que c'est le jeune qui va choisir d'être confirmé. Ce n'est pas cela du tout : c'est le Christ qui confirme le baptême. Cela ne part pas de l'homme. Tout le péché actuel de notre société, même de beaucoup de chrétiens, c'est de

croire que tout part d'eux alors que tout part de Dieu. Rien ne part de l'homme. L'homme ne fait que répondre à ce que Dieu donne.

– La confirmation, c'est un nouveau passage ?

On passe et on devient un chrétien ayant tout « l'équipement » pour réussir le grand passage !

– Qu'est ce que vous suggérez comme âge idéal pour la confirmation ?

Moi, je serais révolutionnaire... je dirais, il n'y a pas d'âge. Des enfants de 8 ans qui ont fait une expérience spirituelle forte pourraient faire ce passage. Pour d'autres, il faudrait attendre 95 ans. Chez les petites Sœurs des Pauvres, pour le faire. Je trouve que mettre des lois, ce n'est pas agir selon l'Évangile. Mais là, je suis révolutionnaire

– Il fut un temps où systématiquement on était confirmé après la Profession de foi...

Cela faisait partie de l'équipement. Maintenant, on essaye de faire au moment de l'adolescence ce qui à mon avis n'est pas la meilleure période parce qu'à l'adolescence, le jeune est un peu changeant. Un jour il a la foi ; le lendemain, il ne l'a plus. Il vit encore, simplement au niveau de ce qu'il ressent. C'est dommage d'attendre trop longtemps pour ce passage.

– Ce renouveau de la confirmation s'opère aussi en direction des adultes. Notre évêque a souhaité donner la confirmation à des adultes.

Cette année, j'ai demandé à tous les couples que j'ai préparés au mariage et qui n'étaient pas confirmés de recevoir la confirmation. Je les ai préparés, ils ont été confirmés la veille de la Pentecôte par l'évêque.

– *Sur le plan rituel, la confirmation est-elle obligatoire ou pas ?*

Ah oui bien sûr ! Normalement, nous ne devrions pas marier quelqu'un sacramentellement s'il n'est pas confirmé. De même qu'il ne peut pas être parrain ou marraine de baptême.

– *C'est une question que vous posez aux parrains et marraines ?*

Je leur demande, bien sûr.

– *Et s'il y en a qui vous disent qu'ils ne sont pas confirmés, vous refusez ?*

S'il n'y en a qu'un sur les deux, on s'en contente. La confirmation a la même dimension que le baptême. Quelqu'un qui n'est pas confirmé, il lui manque une dimension chrétienne. C'est un chrétien au rabais.

– *Est-ce qu'on ne risque pas de voir s'il y a une obligation d'être confirmé, des gens qui se préparent au mariage vont se mettre en règle et puis c'est tout ?*

Non, là, ils se sont préparés. Ils sont venus trois soirées très sérieusement. Cela a été long. Je crois vraiment qu'ils attendent que nous leur propositions quelque chose de consistant.

L'Eucharistie

-Parlons de l'Eucharistie maintenant....

On le voit chaque année, on a réduit l'Eucharistie à quelque chose d'émotif. On met au gosse une petite couronne : c'est joli, un gosse qui communie, c'est mignon. Des bêtises ! C'est une réduction terrible, purement affective de l'Eucharistie. C'est grave parce que l'Eucharistie, c'est tout autre chose. Il faut revenir à son sens profond, à une vue de foi. Pour y aider, nous avons d'abord évoqué l'Eucharistie comme action de grâce, puisque c'est le sens même du mot. Cette attitude ne se rencontre plus guère dans notre société. On ne fait que des chartes de droits et on réclame des droits de toutes sortes. Or, rendre grâce, c'est tout accueillir comme un don et non comme un droit. La vie est un don qu'on reçoit, elle n'est pas un droit. La vie est un don de Dieu, et de ce don va découler tout le comportement moral. On ne peut pas faire de la vie n'importe quoi. Comment éduquons-nous les enfants à rendre grâce, à remercier ? Dans la même ligne, il faut leur apprendre à recevoir et non à prendre. Accueillir tout ce qui vient, accueillons la pluie, accueillons le soleil « Tout est grâce » écrivait Bernanos à la fin de son « Journal d'un curé de campagne ». Une attitude de conversion permanente : non pas ce que j'aimerais, ce que je voudrais, ce que je souhaiterais mais j'accueille tout comme un don de Dieu. Or, recevoir nous construit. Nous n'avons plus la mainmise sur la construction de notre personne. En faisant la relecture de notre vie, nous nous rendons compte que tous les événements que nous avons vécus ont construit notre personnalité, les heureux comme les malheureux, les réussites comme les échecs. Notre personnalité se construit à travers cette attitude d'accueil et Dieu continue de donner. L'Eucharistie nous révèle que Dieu se donne et il se donne à tous, à la mesure où nous ouvrons notre cœur pour le recevoir. Alors, au niveau éducatif, il faut élargir le cœur de l'enfant pour qu'il puisse toujours recevoir davantage.

– Mais est-ce que dans notre société on n'a pas faussé cela en faisant désirer toujours davantage de choses, si bien que les gens sont de perpétuels mécontents ?

C'est vrai et, du coup, on a perdu l'émerveillement. Si on est un ayant droit, on ne s'émerveille plus. L'Eucharistie nous éduque à nous émerveiller des choses les plus simples, d'avoir une famille, de pouvoir aller à l'école, d'avoir à manger ; nous émerveiller de la vie la plus courante, s'émerveiller des autres, avoir un regard positif sur l'autre, et non d'abord négatif. Il y a toute une éducation à faire dans la manière de recevoir ce que les enfants rapportent quand ils rentrent de l'école, des scouts, d'un loisir... Il faut que dans toute conversation, on fasse rebondir vers ce qui est beau pour s'émerveiller. S'émerveiller aussi de soi-même. « Aimer son prochain comme soi-même. » Si on ne s'aime pas soi-même, on ne peut aimer l'autre. Toute pédagogie doit aller dans le sens de l'encouragement : « Tu faisais 42 fautes hier, tu n'en fais plus que 40 : c'est très bien » ; et non pas : « Tu en fais encore 40 ». Enfin, s'émerveiller devant la Création. La Bible nous a appris à le faire bien avant les écologistes !

– Et dans la catéchèse proprement dite ?

Toute catéchèse qui tient debout doit faire passer du Dieu solitaire au Dieu trinitaire. Dieu n'est pas solitaire. Pour nous chrétiens, Il est Père, Fils et Esprit. Toute éducation doit avoir cela comme référence. Chaque personne se reçoit de l'autre. Dans la famille, tu reçois ton frère et ton frère te reçoit, comme tu es, avec tes défauts, avec ce qui est énervant dans ton comportement. On se reçoit constamment comme Jésus s'est reçu du Père, comme le Père a reçu Jésus. L'Eucharistie nous rappelle aussi chaque fois, qu'on reçoit la vie par la mort. Nous n'aurions pas la vie du Ressuscité sans la croix. Nous voudrions avoir la vie du Ressuscité sans passer nous-mêmes par la croix, ce n'est pas possible. Il faut une sorte de mort à nous-mêmes pour recevoir de l'autre la vie. Dans les relations humaines, en famille, il faut mourir à certaines choses, à un projet, à une émission de TV. « J'aimerais voir tel film, mais si tu préfères celui-là, j'accepte de le regarder », par amour pour Jésus, je ne dis

rien. Cela va très loin, l'Eucharistie. C'est une éducation permanente.

– A quoi éduque-t-elle encore ?

A la louange. La Préface ouvre la prière eucharistique de la messe : «Vraiment il est juste et bon de Te rendre grâce, de Te louer... ». La louange est la langue du ciel. Eduquer ses enfants à la louange, c'est les préparer à la vie éternelle. On a quelques dizaines d'années sur terre pour apprendre cette langue.

– Après l'action de grâce, quels autres aspects de l'Eucharistie avez-vous développés dans les rencontres suivantes ?

Tout d'abord, j'ai voulu montrer que l'Eucharistie nous introduit dans l'obéissance de Jésus. Je suis tout heureux d'aller à contre-courant parce que l'obéissance n'est pas à la mode du tout.

– En effet, certains pensent que l'obéissance est destructrice pour l'homme : que répondez-vous ?

Jésus au contraire nous a montré qu'en obéissant jusqu'au bout il a été pleinement homme. A l'Eucharistie nous venons communier à un corps livré. Jésus se sert de son corps, expression de sa personne, pour se livrer à l'Amour du Père dont il est inséparable et pour se livrer pour le salut des hommes. Le premier point de l'obéissance eucharistique, c'est d'accepter de se livrer. On est à l'opposé du dressage. Faire obéir quelqu'un par la force, cela s'appelle du dressage, ce qu'on fait dans les cirques avec les animaux. On ne dresse pas un être humain, fils de Dieu. On va l'entraîner petit à petit à se livrer en présentant l'obéissance non pas comme quelque chose qui l'écrase mais comme un amour qui le fait grandir. L'amour, ce n'est pas seulement s'embrasser, se faire des caresses ... Cela c'est de l'amour « confiture ». Il s'agit d'un amour qui veut la réussite de l'homme dans ce qu'il a de plus profond. Actuellement tout cela est dévalué dans notre monde. On est dans l'affectif le plus grand qui ne mène à rien qu'au suicide. Jésus se livre librement par amour, pleinement homme et pleinement Fils de Dieu. Voici ce corps livré.

Deuxième remarque, se livrer ne peut se faire que dans la confiance. Il n'y a pas d'obéissance vraie sans confiance et pour faire confiance à quelqu'un il faut que celui-ci soit toujours dans la vérité. Jésus obéit au Père dans une totale confiance parce qu'Il sait que le Père est tout amour.

– *Quel est le fin fond de votre catéchèse sur l'Eucharistie ?*

L'Eucharistie est trinitaire. Le Dieu chrétien est Trinité, Il est constamment en relation d'amour et d'obéissance. Jésus dit à son propre sujet : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père ; car ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement » (Jn 5,19) et le Père dit : « Celui-ci est mon Fils Bien aimé. » On ne peut pas séparer Jésus de son Père, ni le Père et Jésus de l'Esprit Saint qui est leur commun amour.

Bien sûr, on ne peut pas révéler à un gamin de quatre ans le mystère de la Trinité mais vous allez le lui faire vivre. Vous allez le faire vivre dans l'obéissance par amour et petit à petit, vous allez être l'image de ce Père de Jésus.

Je suis frappé, en particulier avec les 6^{èmes} ou les 5^{èmes}, de voir qu'on ne leur a pas du tout appris cela. Très souvent, au début du catéchisme, je leur demande : est-ce que ce matin ou hier soir, tu as fait quelque chose par amour pour Dieu ? Ils me regardent avec des yeux étonnés, on ne leur a jamais appris, même dans des familles chrétiennes ! Alors que toute la journée, il faut tout faire par amour. Même quand notre cœur est plus ou moins endormi, notre volonté telle ou telle action ou telle attitude, car notre volonté peut faire jaillir de l'amour chez les autres ou dans notre cœur.

A l'Eucharistie, on se nourrit de cette dynamique trinitaire qui n'est pas une dynamique humaine. Il ne s'agit pas d'une générosité naturelle. C'est une dynamique propre aux fils de Dieu.

Et en faisant ainsi obéir les enfants, nous les faisons entrer dans la nouvelle création. Cela, c'est merveilleux. Le grand défi de la sécularisation, c'est la différence de repères. J'ai été longtemps chef d'établissement et je me suis battu parce que j'aurais voulu que l'école catholique ait d'autres repères, par exemple que les sanctions soient toujours rédemptrices. La catéchèse, c'est très bien mais si on

ne fait pas, quotidiennement, l'expérience de la relation à Dieu, on n'est pas évangélisé. On continue de produire des gens catéchisés mais non pratiquants, parce qu'ils n'ont pas fait l'expérience fondamentale de cet Amour trinitaire. Ils savent des choses comme un dictionnaire, mais ce n'est pas cela être chrétien, c'est avoir fait l'expérience d'une rencontre et vivre un amour fou. Voyez-vous, l'Eucharistie, c'est cela. Quand on fait faire à un enfant sa première communion, on l'introduit dans cette dynamique. Il faudrait pouvoir lui dire : « Oui, depuis quatre ou cinq ans, je t'ai éduqué dans cet amour du Seigneur par l'obéissance, tu es prêt maintenant à te nourrir du Christ. » C'est cela, la préparation et c'est quelque chose d'essentiel.

– *Autrefois on préparait les enfants en leur faisant faire des petits sacrifices. Qu'en pensez-vous ?*

A mon avis, on était resté à quelque chose d'assez païen qui avait besoin d'être évangélisé. Pour l'homme de Cro-magnon le monde était inquiétant, plein de forces obscures qu'il fallait amadouer. De là naquit l'idée de sacrifice : immoler un animal et l'offrir à ces forces obscures pour qu'elles ne lui fassent pas de mal. Il pensait payer ainsi sa tranquillité. Il va falloir évangéliser ce qui est resté dans le cœur des gens. Le sacrifice ne fait rien à Dieu : ce qui le touche, c'est l'amour qui jaillit du sacrifice. Dieu ne s'achète pas, Il n'est pas à vendre. Jésus a fait de ses souffrances et de sa mort un chemin d'amour. C'est là le sacrifice chrétien, la nouveauté. Ce n'est pas l'événement de sa mort qui est rédempteur, c'est l'amour qui jaillit à l'occasion de cette mort. Les deux dimensions de la croix, c'est une confiance totale envers le Père et un amour total pour tous les hommes. Et c'est renouvelé à chaque Eucharistie.

– *Que va-t-il découler de cela dans l'éducation des enfants ?*

Reprenons le mot sacrifice. Si vous prenez l'étymologie latine, vous vous apercevez que cela veut dire faire du sacré. Donc de toute action humaine, par amour, je peux faire du divin. Je préfère le mot divin que le mot sacré qui a une consonance païenne. Faire jaillir l'amour de tout : la soupe n'est pas assez salée, eh bien tu vas la

manger comme cela par amour pour Jésus, pour Dieu, ton Père. Si vous êtes évangélisé, vous allez donner à tout ce que vous ferez une dimension divine et c'est là qu'est le sacrifice et c'est cela que nous apprend l'Eucharistie. Nous avons à aller à contre courant de la société quand elle propose, comme modèle éducatif, de faire des surhommes ... Nous, c'est tout par amour, tout en douceur. Pour cela il faut que les parents soient eux-mêmes des témoins lumineux. Si du matin au soir, vous geignez devant vos fatigues, vous ne pourrez ensuite dire à l'enfant de tout faire par amour. Je signale qu'on ne fatigue pas quand on fait par amour. Je dis aux mères : « Si le soir, vous êtes très fatiguées, c'est que cela a été une journée ratée pour le Seigneur. Vous n'avez pas assez fait par amour, vous vous êtes échauffées comme de vieilles voitures qui roulent avec des freins serrés ! ». Quand on fait cela tous les jours, on devient très vite une vieille voiture ! Toujours tout faire par amour, c'est là un secret extraordinaire à révéler aux enfants. Cela, c'est l'Eucharistie. Chaque jour nous nous nourrissons de cette attitude là. Il n'y a que l'Eucharistie qui peut nous donner cela.

– Est-ce que vous avez développé cette dimension de l'Eucharistie comme nourriture ?

Bien sûr. En relisant le chapitre 6 de saint Jean avec cette déclaration de Jésus : « Je suis le pain de vie, celui qui vient à moi n'aura plus jamais faim, celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif » (Jean 6, 35).

– Qu'en tirez-vous pour la vie au quotidien ? Parce que souvent pour les gens, il y a un hiatus entre la vie de foi, la vie sacramentelle et la vie tout court.

Nous disons dans le Notre Père : « Donne nous notre pain de ce jour. » Donc, la nourriture est au cœur de notre relation avec Dieu. Ce pain de chaque jour est bien sûr l'Eucharistie, mais il est en même temps la nourriture. Là aussi, il y a toute une éducation à faire. Un des drames de notre époque, c'est qu'on jette et qu'on gaspille, puisque d'après les technocrates de la santé, tout ce qui est sorti des cuisines ne doit plus y rentrer ; donc il y a des poubelles

entières de nourriture gâchée. Par ailleurs, les sciences humaines soulignent l'importance de la qualité de la relation à la nourriture. Dis moi comment tu te situes par rapport à la nourriture et je te dirai qui tu es.

L'obésité, l'anorexie sont des maladies actuelles. Jésus, dans le discours sur le pain de vie, pose la question : « De quoi avez-vous faim ? De nourriture éternelle ou de nourritures passagères ? ». Dans les suicides des jeunes en France, on peut discerner le fait que ce sont des gens affamés : affamés d'absolu, affamés d'affection, affamés de toutes sortes de relations. La nourriture du corps est indispensable mais elle doit rappeler qu'il y a d'autres faims qui ne sont pas toujours exprimées. J'irai plus loin : si la faim du corps n'est pas maîtrisée – cela s'éduque depuis la plus petite enfance – la faim du cœur ne s'exprime plus. Je suis frappé, lors des sorties en journée avec les enfants : ils passent leur temps à manger et à boire pendant que vous leur parlez. Ils sortent une bouteille, des chips, des cacahuètes... Ils ne sont pas éduqués à percevoir que la faim du cœur n'est pas la faim du corps et que la faim du corps se maîtrise pour favoriser la faim du cœur. Là, j'ai dit un mot du jeûne. Le mot peut faire peur, je dirais plutôt maîtriser ma faim, ma soif, pour creuser en moi le désir. Notre monde est un monde où les hommes n'ont plus d'appétit spirituel car ils sont gavés de toutes sortes de choses. Aujourd'hui, on jeûne pour le look, on fait des pubs pour les yaourts ou le beurre qui ne font pas grossir. Il ne s'agit pas du tout de cela. Il s'agit de faire des hommes et des femmes debout, pas des chimpanzés, capables de maîtrise de soi – saint Paul dit aux Galates que cette vertu est un fruit de l'Esprit Saint – maîtrise de la faim, puis maîtrise du corps à l'adolescence, maîtrise de l'affectivité, maîtrise des diverses capacités humaines. Or voyez dans quelle chienlit nous sommes ! Plus profondément, il s'agit d'éduquer au désir de Dieu, d'expérimenter que « l'homme ne se nourrit pas seulement de pain mais de toute Parole qui sort de la bouche de Dieu » (Matthieu 4,4 citant Deutéronome 8,3).

– Est-ce que cette éducation ne se fait pas autour de la table familiale ?

Tout à fait. La table où l'on mange, dans une famille, est un signe important. Là encore on va à l'envers du monde sécularisé. C'est le lieu où l'on prend son repas ensemble. Or nous sommes dans un monde de self-service. J'ai vu dans une cafétéria des gens manger tout seuls contre un mur : très bien assis mais avec un mur pour vis à vis. Ils mangent le plus vite possible et s'en vont. On est aux antipodes de notre vision chrétienne où le repas est une liturgie et un lieu de partage. Si vous allez dans un monastère, vous verrez comment le réfectoire est organisé, on prie avant et après le repas, on écoute un passage de l'Écriture. Le repas est aussi le lieu où se construit la communauté. Au moins une fois par jour, à midi ou le soir selon la possibilité, la communauté familiale se rassemble et chacun partage ce qu'il a vécu de meilleur. Il n'est pas déjà préoccupé d'avalier ce qu'on lui met dans son assiette ; c'est un lieu de partage où l'on s'attend. J'avais emmené douze servants d'autel à Rome et j'ai dû rappeler cela à certains ! La table nous renvoie à l'Eucharistie. D'une certaine manière, c'est la table qui réunit, chaque jour, la petite Eglise qu'est la famille. Chacun y a sa place, c'est-à-dire que chacun va tenir sa place et donc va se tenir convenablement. Il y a tout un apprentissage du respect de la table, de la dignité de la table et cela vient de l'Eucharistie. Pensez au Jeudi Saint, à la première Cène de Jésus : c'est autour d'une table qu'Il a annoncé sa mort et sa résurrection, c'est autour d'une table qu'Il a éduqué les apôtres à se donner, à se livrer. Vous voyez l'importance de la table. Il faut essayer de redonner, par des signes, par la manière dont cela est vécu, tout ce sens de la table dans un monde qui a perdu largement ce repère.

– *Comment éduquer au partage ? Est-ce que cela veut dire : « Pareil pour tout le monde » ?*

Le repas est bien le lieu où l'on apprend à partager. Voilà encore une dimension évangélique importante, celle du partage. Mais ce qui est évangélique, c'est de partager le gâteau en parts inégales. Si j'ai très faim, je prends une grosse part, si je n'ai plus faim, j'en prends une petite. Alors que s'il est coupé en parts égales, il va en rester dans certaines assiettes et d'autres convives n'en auront pas eu assez. La manière de partager de Dieu n'est pas celle de la République. Si on

donne à tout le monde la même chose alors que tout le monde n'a pas les mêmes besoins, c'est une grave injustice. Je vous renvoie aux Actes des Apôtres. Il est écrit, à propos de la première communauté chrétienne : « On partageait à chacun selon ses besoins » (Ac 4,35). Et saint Benoît a repris cela dans sa Règle des moines. Dans les familles, les enfants n'ont pas les mêmes besoins, il faut en tenir compte. La vraie justice de Dieu est de donner à chacun selon ses besoins. Pourquoi ce partage ? C'est parce que tout ce que nous recevons est don de Dieu, et l'Évangile nous dit plusieurs fois : vous n'êtes pas propriétaires, vous devez être des intendants fidèles. La nourriture, on doit la gérer en bon intendant, donc en étant capable de la partager, en pensant à ceux qui ont faim. On apprend cela pendant des années, autour de la table, sans faire la morale tous les jours, mais à travers des attitudes qui, petit à petit, vont s'inscrire dans le cœur de chacun.

La Réconciliation

– Pendant longtemps on a assorti le sacrement de l'Eucharistie du sacrement de pénitence.

Le sacrement de pénitence, c'est encore un autre passage merveilleux. C'est le quatrième sacrement. Un passage où nous passons de notre situation de pécheurs à notre situation de sauvés, avec le danger que nous avons rencontré ces derniers temps de ne l'avoir pas montré suffisamment comme un passage. On insistait beaucoup trop sur l'aveu et non pas sur l'homme nouveau que l'on devient après le sacrement du pardon. Ce qui est important, c'est le passage. Ce n'est pas de venir s'éplucher pour dire tout ce qu'on n'a pas fait, les distractions... des choses qui n'ont rien à voir avec la relation avec Dieu. On a privilégié l'aveu par rapport au passage alors que c'est le passage qui est important. Les enfants qu'on initie maintenant à la beauté de ce sacrement, quand ils sont petits, à 7, 8 ans, si on n'y fait pas attention, ils se confessent trois ou quatre fois de suite, tellement ils sont heureux de faire le passage ! Alors qu'on avait rendu ce sacrement le plus terrible possible. Beaucoup de gens

en avaient une peur bleue et s'en sont éloignés. Mais c'est une nouvelle naissance. Tertullien dit que c'est un nouveau baptême. Hier encore, je disais à un monsieur qui ne s'était pas confessé depuis longtemps : « C'est un peu comme lorsque vous étiez à l'école primaire et que vous recommenciez un cahier neuf. Vous disiez : ce cahier-là, il n'aura pas de cornes, il n'aura pas de taches. Je n'arracherai pas de pages... il sera formidable. Cela durait six mois et puis de nouveau, le cahier devenait comme les autres ». C'est le sacrement du nouveau. C'est pour cela qu'un saint très humoriste qui s'appelle Philippe Néri se confessait sept fois par jour, tellement il était heureux de renaître dans le Christ. C'est un original et je plains les confesseurs de son temps...

– Est-ce qu'il est vraiment obligatoire de recevoir l'absolution par un prêtre ? qu'en est-il de l'absolution collective qui s'est pratiquée pendant un temps...

Vous avez raison de poser cette question parce que cela a été une erreur dans l'Eglise de France à un moment. C'est le sacrement de l'intimité. C'est le sacrement le plus personnel que nous pouvons avoir, la relation privilégiée, unique, entre Dieu et nous. Si on tombe dans le collectivisme, qui est un peu la tentation de notre société où tout est collectif, ce n'est pas la relation que Dieu veut nouer avec nous. Dieu veut nouer avec chacun de nous une relation absolument personnelle et unique. Pour Dieu, nous sommes uniques : il n'y a pas deux hommes pareils, il n'y a pas deux femmes pareilles. Chacun a un cheminement différent. Ce sacrement du pardon est le signe, le passage par lequel Dieu tient compte de notre évolution, de notre manière de progresser, comme devraient le faire de bons parents : ne jamais traiter leurs enfants de la même manière. Chacun est unique et ils ont tous des cheminements différents et des manières de grandir différentes. Le véritable amour sait en tenir compte.

– C'est pourtant une des différences avec nos frères protestants.

Nos frères protestants n'ont pas de sacrement. Ils n'ont que le baptême. Il n'y a donc pas de problèmes avec eux.

– Lorsqu’ils se confessent à Dieu...

C’est une prière, mais ce n’est pas un sacrement.

- N’avez-vous pas pris d’initiative pastorale pour favoriser le recours à la Réconciliation ?

A la suite d’autres diocèses, nous avons mis en place au centre ville de Dijon une « journée du pardon » à la veille des fêtes de Noël et de Pâques.

Nous proposons de 9h à 21h , douze heures non stop pendant lesquelles 12 prêtres et quatre écoutants, diacres ou laïcs sont à la disposition des chrétiens.

L’église est parée de fleurs, de lumières et chaque prêtre ou écoutant dispose d’une table ornée de fleurs et d’une nappe, avec deux sièges. Chaque prêtre prend le temps de l’écoute autant qu’il le faut. Après avoir donné l’absolution il remet une petite bougie que le pénitent réconcilié porte sur une grande table dans le chœur de l’église devant une Icône du Christ.

Chaque année ce sont de 1500 à 2000 chrétiens qui se succèdent, reçus par 52 prêtres qui se relaient toute la journée.

C’est une joie aussi pour les prêtres qui sont invités à partager un repas de fête.

Le Mariage

– Venons en au mariage. Est-ce qu’il n’a pas été un peu dévoyé ces dernières années ? Il y a quand même de plus en plus de couples qui vivent hors mariage.

Oui. Il y a un hiatus entre le mariage tel qu’il est dans la tête de beaucoup de personnes et le projet de l’Eglise. L’Eglise en a fait un sacrement : on donne aux mariés la mission d’être le signe de l’amour du Christ pour l’Eglise. Il y a un hiatus entre la proposition de l’Eglise qui est très haute et des gens qui téléphonent pour dire : « Je voudrais simplement une petite bénédiction », comme une

assurance vie. Je crois qu'il y a toute une préparation qui se fait. Dans la paroisse saint Michel, des couples ont monté un petit groupe et ils rencontrent des jeunes depuis le mois de septembre jusqu'à leur mariage, dans un temps convivial. Chaque mois, ils font venir un ténor qui vient les enseigner sur l'une des dimensions du mariage. Par exemple, sur la communication, qui reste un problème très important. Pour beaucoup de couples, elle se limite à : « Sors la poubelle. N'oublie pas d'acheter le pain ». Un jour ou l'autre leur mariage se casse la figure si la communication se limite à cela. Une autre fois, c'était sur le pardon. Comment on doit toujours recommencer à se pardonner car on n'est pas toujours impeccable. Un médecin catholique est venu leur parler davantage de la sexualité. Plusieurs aspects du mariage sont évoqués et ils sont enchantés. Moi, je traite plus l'aspect spirituel. Les couples que nous allons marier entre juin et août se préparent depuis un an. Certains venaient même tous les mois du Luxembourg pour faire cette préparation.

– Comment réagissez-vous lorsque des couples viennent vous voir pour recevoir le sacrement de mariage et qu'ils vous avouent qu'ils vivent ensemble depuis deux, trois, quatre ans ?

Ce n'est pas mon premier souci. C'est une dimension importante mais il ne faut pas commencer par cela. Je ne suis pas gardien de la morale, je n'ai pas ce chapeau et cela ne m'intéresse pas du tout. Je veux d'abord savoir le projet qui les anime et j'essaie de leur dire en tant que passeur de vie : « L'amour que vous avez, ce n'est pas un sentiment, c'est Dieu qui l'a mis dans votre cœur. Ce n'est quand même pas rien : c'est de l'amour divin. Il faudrait peut-être vous demander si vous consultez le 'patron' qui vous a mis cela dans le cœur. Cela n'est pas venu de vous ». L'amour ne vient pas des personnes, il est cadeau de Dieu. C'est ce que le Pape nous a redit dans l'Encyclique *Dieu est Amour*.

– Le Pape a beaucoup insisté sur l'amour.

Ce n'est pas simplement un amour de chiens et de chats. Ce n'est pas simplement parce que nous sentons que nous aimons l'autre. Ce

n'est pas au niveau du senti qu'il se situe. Il faut sortir de cette dimension de subjectivité dans le monde actuel. C'est le même couple que sincérité et vérité et beaucoup de couples disent : « Je ne te sens plus mais voilà que je sens mon patron » ou « je sens ma secrétaire ». « Tu sais, on reste copains, mais je ne te sens plus », comme si c'était l'essentiel de l'amour. L'amour c'est tout autre chose que de se sentir.

– Beaucoup de couples font chacun leur vie, sont prêts à se séparer, à divorcer : est-ce qu'il y en a certains qui viennent vous voir en disant : « Cela ne marche plus » ?

Oui. J'en reçois trois ou quatre par an, que j'ai connus à un moment ou à un autre ou dont j'avais célébré le sacrement de mariage. J'essaye de les aider.

– On peut ?

Maintenant il y a des conseillers conjugaux chrétiens qui les aident à faire la relecture de leur difficulté.

– Et le bilan ?

Il y en a quand même un certain nombre qui repartent, qui vont au-delà de cette dimension de sensibilité, le Pape le dit dans sa Lettre : l'amour n'est pas qu'une question de sensibilité. C'est un acte de liberté, de choix, de responsabilité.

– Les couples qui viennent régulariser leur union en demandant leur mariage et qui ont déjà des enfants, quelle est votre position ?

Les accueillir avec beaucoup de joie. Le Seigneur frappe à la porte à tout moment. Je vais marier religieusement un couple qui vit ensemble depuis 57 ans, un couple merveilleux. Elle avait été divorcée à 25 ans. Son premier conjoint est mort. Ce sont les petits enfants qui les poussent à se marier. Ils ont déjà des arrières petits enfants et ils sont fous de joie. Je crois qu'il faut voir que l'essentiel c'est, tant qu'on est sur terre, de faire la vraie démarche. Il y a deux

ou trois ans, on a baptisé une personne de 94 ans qui était dans une maison de retraite. C'est formidable qu'elle ait été éveillée au baptême à 94 ans !

– Là encore, c'est un passage.

Oui. Il n'y a pas d'âge pour cela. Il faut que nous sortions de ces espèces de rails qui caractérisaient une religion sociologique. Il y a de plus en plus de personnes qui vivent autrement, à un autre rythme, qui se réveillent. C'est ce qu'on appelle dans l'Eglise « les recommençant ». J'ai reçu l'autre jour le courrier électronique d'une personne disant: « J'ai 35 ans. J'ai tout lâché depuis l'âge de 10 ans et je voudrais revenir vers le Seigneur. Que faut-il que je fasse ? ».

– La détresse des gens divorcés qui veulent se remarier ou qui ne peuvent pas approcher des sacrements ?

C'est parce que le sacrement de mariage est un sacrement dans lequel on a engagé Dieu. Un petit livret vient d'être fait par une équipe pour essayer d'aider ces personnes à vivre leur foi pleinement, mais d'une manière un peu différente. Ce n'est ni une loi ni une défense. C'est beaucoup plus une autre manière de le vivre.

– Beaucoup de gens demandent un assouplissement de l'Eglise.

Ce n'est pas en rendant les choses plus souples qu'on avance, c'est en faisant grandir les gens. Moi, je ne suis pas pour faire rapetisser les gens au plus petit dénominateur commun. Alors on vivra dans une société de médiocrité comme on commence déjà à le faire.

– Mais c'est quand même une souffrance pour ceux qui sont divorcés...

Bien sûr.

– Qui ne peuvent pas recevoir l'Eucharistie.

Oui. Il ne faut pas non plus majorer parce qu'il y a tellement d'autres moyens de rencontrer le Seigneur que l'Eucharistie. A la messe, il y a deux tables : celle de la Parole. C'est pour cela qu'on donne la Parole tous les dimanches à ceux qui le veulent. Nous avons une cinquantaine de personnes qui ne communient pas à l'Eucharistie mais qui communient à la Parole. On a trop tout centré sur permis, défendu, possible, pas possible. Ce n'est pas le christianisme mais de la religion de bazar.

L'Ordre

– Autre sacrement, ô combien important, celui de l'Ordre.

Nous sommes les croyants d'une Eglise apostolique, c'est-à-dire que Jésus a voulu que son service de Sauveur soit continué par les Apôtres, les Douze. C'est pour cela qu'au début du Livre des Actes des Apôtres, on élit Matthias pour remplacer Judas. Dans notre Eglise catholique – c'est un de ses trésors – les successeurs des Apôtres sont les évêques. Chaque communauté chrétienne a un évêque qui est successeur des Apôtres. L'évêque n'est pas un général ou un colonel qui commande ses troupes, il est successeur des Apôtres. C'est son titre premier. Comme l'Eglise a grandi, il a des coopérateurs, ce sont les prêtres et les diacres. Pour prendre une autre image : si on compare l'Eglise à un corps, l'évêque, les prêtres et les diacres sont un peu la tête de ce corps. Par son ministère, celui qui a été ordonné peut transmettre tout ce qu'il a reçu du Christ. C'est un sacrement : on donne à un homme qui a été choisi et qui s'y est préparé la possibilité de continuer l'œuvre de salut du Christ, en particulier par les sacrements et par la Parole de Dieu. Ce sont les deux grandes dimensions apostoliques. C'est l'identité du prêtre : il ne la reçoit pas simplement en passant des diplômes ou en ayant une formation mais en recevant ce sacrement, c'est-à-dire ce signe, cette onction. Il est ordonné dans l'organisation – c'est le même mot – du Corps du Christ vivant aujourd'hui. Bossuet a une très belle formule. Il dit : « Le prêtre, c'est le Christ continué ». Donc il faut que l'homme se livre totalement pour pouvoir être cette présence active du Christ dans le monde de chaque époque et pour chaque communauté.

– Là encore, c'est un passage énorme entre celui qui est laïc aujourd'hui et qui devient prêtre demain.

Voilà. Il n'a pas une nouvelle identité : il reste un baptisé, mais il a maintenant reçu ce pouvoir qui vient du Christ et qui ne vient pas de ses qualités humaines. Ses qualités humaines ou spirituelles, il les

met au service du Christ. C'est la conversion permanente du prêtre et du diacre : constamment se laisser transformer pour être davantage un meilleur signe de la présence efficace du Christ.

– Comment expliquer cette rareté maintenant ?

Ce n'est peut-être pas la rareté, mais je pense que les réponses sont différentes. Les jeunes, actuellement, vont beaucoup dans des Communautés Nouvelles. Ils veulent de plus en plus ne plus être isolés. En France, depuis le XVIII^e siècle, le type du prêtre était le curé de village, issu lui-même du monde rural. Il vivait cette présence dans la culture du monde rural : il élevait des lapins, il soignait des abeilles et partageait la vie des gens. En plus, il y avait, surtout au XIX^e siècle et au début du XX^e, une certaine notabilité. Les trois notables du village étaient le maire, l'instituteur et le curé. Cela formait une identité très différente. Or maintenant, le monde rural est en voie de disparition pour une grande part. Dans le monde des villes, le repère du prêtre a beaucoup de peine à se trouver. Il est lié à une communauté. De plus en plus, ce sera le lien avec une communauté vivante, que ce soit paroisse ou autre communauté, qui permettra au prêtre de s'identifier dans la société. Il y a eu une modification de sa situation par rapport à la société. Toute une évolution se fait et je crois qu'on va retrouver cela d'une autre manière.

– Le célibat imposé aux prêtres n'est-il pas...

Le célibat n'est pas imposé. C'est une erreur. L'Eglise latine a décidé depuis longtemps de choisir des ministres, des prêtres parmi les hommes qui ont le charisme du célibat. On choisit parmi des célibataires. On n'est pas célibataire parce qu'on est prêtre.. Donc, dans la formation, on vérifie qu'on a bien reçu ce don de Dieu. J'ai reçu ce don de Dieu et je n'ai jamais été préoccupé de me marier. Alors que dans l'Eglise orientale, on ordonne des hommes mariés. Il n'y a jamais eu de prêtres qui se marient et il n'y en aura jamais. Ce sont des hommes mariés à qui on donne ce ministère presbytéral, dans l'Eglise d'Orient. Mais au dernier Synode sur l'Eucharistie, les évêques orientaux ont dit aux évêques latins : « Réfléchissez avant

d'ordonner des hommes mariés. Nous avons de tels problèmes à gérer cela : premièrement, quand ils ont des familles, il faut les faire vivre. Deuxièmement, on ne peut plus faire aucun changement parce que lorsque les enfants grandissent, la femme est là et ils ne veulent plus bouger. On a des problèmes immenses, donc soyez prudents ».

– Le diaconat, c'est une nouveauté du dernier Concile ?

Le diaconat n'est pas une nouveauté, mais plutôt une résurgence. Il existait déjà dans le Livre des Actes des Apôtres, aux chapitres 6 et 7 : les sept premiers diacres avec Etienne, quand les Apôtres disent : « Nous ne pouvons pas délaissier la Parole de Dieu pour le service des pauvres ». Il a vécu un certain nombre de siècles et il avait disparu. Il y a deux formes de diaconat : le diaconat qui est une étape en vue du sacerdoce et puis le diaconat permanent, pour lequel on appelle des hommes mariés ou célibataires, d'un certain âge, d'une certaine expérience humaine.

– Ce n'est pas une manière un peu déguisée de palier à l'insuffisance de prêtre ?

Je ne crois pas, parce que les diacres n'ont pas le même rôle. Eux, ils ont surtout le rôle de service. Diaconat, cela veut dire service. Ils sont complémentaires. Les diacres peuvent baptiser, marier, donner la Parole de Dieu et l'enseigner. C'est une complémentarité. Le mystère du Christ est tellement grand qu'il n'y a pas qu'une seule manière d'en rendre compte. Cela atteste plutôt la richesse du mystère insondable du Christ. Tant mieux que nous ayons redonné cette possibilité à des hommes.

– Il y a beaucoup d'hommes qui sont prêts à accéder au diaconat ?

Il y en a un certain nombre dans notre diocèse. Il y a un appel à vivre cela.

– Cela demande une longue préparation ?

Je crois qu'on les prépare sur plusieurs années au plan théologique et aussi spirituel. La préparation se fait en couple. Il faut que la femme donne son aval et accepte que son mari soit diacre. C'est un couple qu'on appelle donc la femme à un rôle à jouer.

– *Un célibataire peut-il être diacre ?*

Oui.

– *Et par la suite se marier ?*

Ah non. C'est la bonne question. A partir du moment où on a reçu le sacrement de l'Ordre, ce n'est pas possible. Qu'on ordonne un jour des hommes mariés, peut-être, mais à partir du moment où on est ordonné, on reste dans la situation où on est. Un diacre qui perd sa femme ne peut pas se remarier. Il était ordonné dans un statut qui reste valable tant qu'il vit sur terre.

L'Onction des malades

– *Autre sacrement, celui des malades, qu'on appelait autrefois l'extrême onction.*

Voilà encore un sacrement qui avait été complètement défiguré. C'était vraiment l'extrême onction. Je donne un petit témoignage. Dans mes 25 premières années de sacerdoce, j'ai célébré trois fois ce sacrement et trois fois à des cadavres parce qu'on considérait que peu de temps après la mort on était encore un peu vivant... On vous appelait : « Mon grand-père vient de mourir » et on donnait le sacrement à un cadavre. Depuis, je célèbre ce sacrement plus de cent fois par an, parfois deux cents fois parce que c'est le sacrement des malades et non plus l'extrême onction. C'est un passage dans lequel, par la force de l'Esprit, on permet à quelqu'un qui est fragilisé par la maladie, par la dépression ou toute autre forme de fragilité, de

recevoir la puissance de l'Esprit pour faire un chemin. « Peut-être te guérir, mais de toute manière, te donner un chemin de vie à travers la difficulté que tu vis. » C'est un magnifique sacrement si bien que maintenant, dans la paroisse saint Michel, tous les ans, le cinquième dimanche, nous célébrons ce sacrement au cours de la messe paroissiale pour que ce soit un signe pour ceux qui sont en bonne santé dans l'assemblée. Le sacrement devient un signe pour les autres. On apporte sa paralysie, sa déprime... et on dit au Seigneur : « Tu vas faire un chemin à travers cela ». Avec le signe de l'huile, qui est le signe de la force, on reçoit une effusion de l'Esprit pour vivre cet état de la maladie ou de la vieillesse, de la fragilité. J'aime beaucoup le mot de fragilité. Dès que quelqu'un est en état de fragilité, le Christ est là, comme sur les routes de Palestine il y a deux mille ans pour lui dire : « Lève-toi et marche ».

– Lorsqu'on était malade et qu'on voyait arriver le curé...

On disait : « Ça y est, je n'ai plus que huit jours à vivre » !

– Maintenant.. ?.

Peut-être encore chez certaines gens mais du fait qu'il est devenu un signe de vie, cela a changé. On avait défiguré ce passage en en faisant un signe de mort. On voyait arriver le prêtre en se disant : « Ça y est, je vais mourir ». Alors qu'en fait c'est un passage. C'est un très beau sacrement. Dans les retraites, en particulier à la Flattière, il y a une soirée de guérison dans laquelle on célèbre le sacrement pour ceux qui ne l'ont pas encore découvert. Mais on n'a pas encore gagné la bataille dans toutes les communautés de France : il y en a encore beaucoup qui n'ont pas découvert cette dimension du passage et qui pensent qu'il faut vraiment être dans un état de fragilité étonnant pour le donner. Moi, je serai plus libéral et je dis que si quelqu'un est fatigué, de manière sérieuse et qu'il est dans un état de fragilité, il faut lui donner la force du Seigneur. Le Seigneur est là pour nous donner sa force.

– On peut recevoir le sacrement des malades plusieurs fois.

C'est aussi la réforme du Concile dans la Constitution sur la liturgie. Avant le Concile, on ne pouvait recevoir ce sacrement qu'une fois dans la même maladie. Depuis le Concile, on peut le recevoir tous les ans... C'est un très bel acte de foi que de se dire : « Je suis fragile et j'ai besoin de la force du Seigneur ». Le Seigneur donne sa force sous le signe de l'huile. Pour les sacrements, il y a trois sortes d'huile : l'huile des catéchumènes, qui est bénie par l'évêque le Jeudi Saint dans sa cathédrale pour tout le diocèse, c'est une onction qu'on fait sur l'épaule et la poitrine du catéchumène qu'on va baptiser. Il y a l'huile des malades qui est aussi bénie par l'évêque le Jeudi Saint et qui est envoyée dans toutes les paroisses. Et puis il y a le Saint Chrême qui est une huile consacrée qui sert à donner le sacrement de baptême, le sacrement de confirmation et le sacrement d'ordination. C'est le chrême qui fait de nous de nouveaux Christ. Chrême a le même radical que Christ. Nous sommes marqués...

Les funérailles

– Il y a les deux extrémités de la vie dans lesquelles vous jouez un rôle important : le baptême, mais aussi les funérailles.

Là, nous avons encore beaucoup de clients !

– Il y a beaucoup de prêtres qui sont submergés par les funérailles.

Oui. Il faudrait vérifier quand on dit « submergés » : je n'en suis pas si sûr. Submergés par rapport à quoi ? Je trouve que là, c'est un moment difficile parce que la mort reste une énigme pour l'intelligence humaine. Cela reste un mystère. Donc là, nous avons certainement un grand rôle d'évangélisation. Nous devons évangéliser la mort alors que pour le moment, la société française gomme la mort. Les corbillards ne sont plus noirs pour ne pas effrayer les gens le long des rues, on se dépêche pour ne pas avoir trop d'émotion. Il y a toute une attitude actuellement qui veut gommer la mort, comme si c'était un échec, alors que c'est une

naissance. Nous sommes faits pour mourir. Nous avons été créés pour mourir.

– *Quand vous tenez ce langage-là auprès de gens qui ne sont pas pratiquants, vous les étonnez ? Ils se posent des questions ?*

Non. Je leur donne la Bonne Nouvelle. Je le leur dis dans leur langue : c'est une Bonne Nouvelle. Un chrétien ne meurt pas, il fait des passages, comme Jésus. Sa mort est une Pâque : il est passé de la mort à la vie. Le chemin, c'est la croix. Il a fait confiance pleinement à son Père et il a fait cela aussi par amour pour tous les hommes. Les deux bras de la croix, le bras vertical, branché sur le Père dans une confiance totale, et le bras horizontal, c'est pour les hommes, ses frères.

– *C'est un langage qu'on arrive à comprendre chez l'homme de la rue en ce moment ?*

Tout dépend de celui qui l'emploie. S'il le fait avec certitude et enthousiasme pour montrer que c'est un chemin.

– *Au bout de cinquante ans, vous gardez cet enthousiasme ?*

Ah, tout à fait ! Mais peut-être même bien plus encore qu'au début.

– *Ah, pourquoi ?*

Parce qu'au début, j'avais l'impression d'une Eglise sociologique dans laquelle on était chrétien de père en fils. On a perdu cette Eglise sociologique, qui était liée aussi au monde rural. Maintenant, ce sont beaucoup plus des gens qui font un choix, qui peuvent découvrir quelqu'un. Plus j'avance, plus je trouve que c'est passionnant.

– *Vous mettriez la cérémonie des funérailles en bonne place dans un classement éventuel pour l'évangélisation. ?*

Tant que je vivrai, les quelques années qui me restent à vivre, je célébrerai les funérailles. Nous avons un public qui vient avec des motivations différentes mais qui écoute. Personne au monde, personne, personne, n'a une chaire comme la nôtre et ils écoutent.

– Dans beaucoup de paroisses, faute de temps, les prêtres ont passé la main et ce sont des laïcs qui les remplacent.

Je ne veux pas prendre position sur ce sujet mais je pense que mon rôle de prêtre diocésain est d'accompagner les gens jusqu'au bout et d'être présent, vraiment, avec eux dans ce moment difficile pour leur donner une espérance.

– Lorsque vous avez conduit à leur dernière étape des gens qui ne sont pas très pratiquants, à qui vous avez essayé de faire passer un message avec toutes les difficultés que cela comporte, est-ce que vous en avez un certain nombre qui reviennent vous voir ?

Beaucoup. Maintenant, à peu près un sur deux, demande le texte de l'homélie Ils voudraient avoir le texte de l'enseignement. Comme je n'ai pas de texte, je ne peux pas leur en donner... J'ai même taquiné les employés des pompes funèbres en leur disant : « Voilà un marché qui s'ouvre à vous. Enregistrez les textes et tapez les pour les familles ! »

Cette parole s'oriente en général suivant deux axes : rendre grâce pour la vie qui vient de s'écouler. Voilà le passeur de vie : être celui qui fait une lecture avec un regard de foi de ce qui a été vécu. Voir déjà là les germes de vie éternelle. Quand nous mourons, il y a plein d'affaires pour lesquelles nous avons passé beaucoup de temps et qui disparaissent à la salle des ventes. Et puis il y a des choses qui sont des germes d'éternité. Il faut aider les gens à les voir. Pour les obsèques que j'ai célébrées il y a peu de temps, j'avais vu la famille qui m'a dit : « C'était une battante qui s'est battue contre sa maladie ». Cela durera, c'est éternel. Faire dans un premier temps une relecture avec un autre regard : « Voilà ce qu'il y a eu dans cette vie, il faut rendre grâce aujourd'hui ». Le deuxième aspect, c'est de nourrir l'espérance.

EVANGELISER LA VIE HUMAINE

– Parlons maintenant de ce que vous appelez « évangéliser toute la vie humaine ». Qu’entendez-vous par là ?

Je pense qu’il faut que le sacrement, qui est un acte du Christ ressuscité, c’est-à-dire une action, arrive à entrer dans toutes les dimensions de la vie humaine, que cela ne reste pas seulement quelque chose de religieux mais il faut que cela déborde et touche toutes les dimensions de notre vie quotidienne.

Pour cela, nous avons remis en route un certain nombre de choses. Par exemple, fêter chaque année pendant le Carême, qui est la période du grand entraînement des baptisés, l’anniversaire des mariages. Chaque année, nous invitons les couples qui le veulent et qui sont mariés sacramentellement à venir célébrer la joie de ce don de Dieu. Pendant le Carême, il y a chaque année entre 200 et 250 couples de toute la ville qui viennent renouveler l’alliance de leur sacrement de mariage. Nous faisons venir en général un prêtre ou un diacre pour donner un enseignement qui rende une sorte d’énergie au sacrement de mariage. Ensuite, ils donnent leur date de mariage et j’écris à chaque couple pour l’anniversaire de son mariage, un petit mot au cours de l’année.

– Vous devez avoir un fichier copieux ?

Un bon listing mais cela me ravit, surtout pendant la période d’été où j’ai moins de courrier à faire qu’au mois de décembre...

– Ceux qui sont venus une fois reviennent-ils les années suivantes ?

Nous les relançons et en général, à 80 %, ils reviennent. Cela va de gens qui se sont mariés il y a un an jusqu’à un couple qui s’était marié il y a soixante-dix ans. J’y invite les fiancés en cours de préparation de mariage pour qu’ils voient des mariés heureux.

– Est-ce que les gens qui viennent à cette cérémonie sont invités à revenir vous voir après individuellement ?

S'ils le veulent. Il y a un contact et j'en connais certains plus que d'autres.

– Vous pensez que cela a réactivé certains couples ?

L'idée était la suivante: il faut prier pour tous ceux qui ont des difficultés et des échecs mais il faut de temps en temps être capable de se retrouver avec des gens en bonne santé. Une Eglise où on ne s'occuperait que de ceux qui ne vont pas bien, ce serait dommage. Il faut consoler ceux qui ne vont pas bien mais il faut de temps en temps se réjouir avec ceux qui vont bien. Ce n'est quand même pas un péché d'être en bonne santé.

– Vous avez aussi imaginé les enfants adoreurs.

Pour les enfants, c'est une dame qui a ce charisme, ce don, et qui, une fois par quinzaine, réunit le samedi matin des enfants, de petits enfants, niveaux CP, CE1, des tout petits et essaye de leur apprendre à avoir cette relation d'adoration. Une petite marque qu'on a découverte et qui est intéressante : nous ne prenons des enfants que lorsqu'ils sont conduits par leur père. C'est un drame aussi dans les communautés : ce sont tous des enfants orphelins. On ne voit que des mères. Les pères n'ont pas le temps. Nous ne prenons un enfant dans cette initiation à l'adoration que si son père vient avec lui.

– Qu'est-ce que vous entendez, concrètement par adoration ?

Le Saint Sacrement est exposé et nous essayons de les mettre en relation intime, affectueuse. Ce qui est intéressant c'est que les petits enfants n'ont pas les concepts qui nous embarrassent, des idées... Un petit enfant n'a que le cœur. Il va sauter dans les bras de sa maman pour lui dire qu'il l'aime mais il ne va pas lui faire un discours. C'est arriver à découvrir qu'on rencontre le Christ Jésus vivant dans l'Eucharistie sans discours.

– Autre initiative de cette évangélisation de toute la vie humaine, les recollections le premier mardi du mois depuis un certain nombre d'années.

Depuis 39 ans. L'idée m'était venue qu'il fallait proposer à tous les chrétiens qui le souhaitent – nous avons commencé par les catéchistes – de donner une journée par mois, sur le type des Foyers de Charité. Une journée par mois où il y a trois petits enseignements sur un thème annuel, un temps de silence absolu, repas compris, en musique, avec l'adoration et la messe au milieu de la journée. Et puis la possibilité pour ceux qui le veulent de rencontrer un prêtre, soit pour le sacrement du pardon, soit simplement pour faire le point de sa vie. Un rythme où on donne du temps à Dieu. Le problème de notre monde, c'est qu'on ne donne plus de temps à rien. On est toujours pressé et débordé. C'est même la belle image que se donnent beaucoup de gens. Nous faisons cette journée de 9 h 30 à 17 h pour que les jeunes mamans puissent mettre leurs enfants à l'école et prendre elles aussi cette journée.

– En moyenne, combien de personnes viennent à ces journées ?

Nous sommes en général entre 100 et 130. Quand nous avons démarré, nous étions 10 et nous avons dû changer de local parce qu'il n'y avait plus assez de place. Nous nous réunissons maintenant à la Maison Diocésaine qui peut contenir jusqu'à 130 personnes facilement.

– Autre accompagnement la direction spirituelle ?

C'est aussi une redécouverte de pratiques très anciennes dans l'Eglise. Autrefois dans les collèges, en particulier ceux tenus par les Pères Jésuites qui essayaient de former l'homme entier, chacun avait son père spirituel. Maintenant, on ne parle plus de direction spirituelle, ce qui était peut-être avoir gauchi un peu ce type de relation, mais il y a beaucoup de demandes de jeunes ou de moins jeunes qui, tous les mois, essayent de relire leur vie. Le prêtre ne donne pas de directive mais il essaye de montrer dans cette relecture

de vie comment cela a été un chemin par lequel le Seigneur travaillait, dans ce qui est réussi, dans ce qui est difficile, dans les épreuves. C'est un peu ce qu'ont fait les Évangiles et les Actes des Apôtres qui font une relecture. Le spectacle de Robert Hossein est de cet ordre : une relecture de la vie de Jean-Paul II avec ses différentes étapes. Cette relecture permet de voir autrement les choses que lorsqu'on les vit. Quand on vit quelque chose, on est en plein dedans, soit dans la joie, soit dans la peine, soit dans la persévérance. Lorsqu'on fait la relecture, on a un certain regard qui permet de voir autrement : regard de foi sur ce que nous avons vécu. C'est ce que font les sciences humaines dans une autre dimension.

– Vous avez également pris une initiative de prière pour les malades et leurs proches !

Une fois par mois, nous avons mis en place un temps de prière pour les malades et ceux qui ont des malades dans leurs relations. Nous nous retrouvions en soirée pour la lecture d'un miracle de Jésus, commenté par le diacre ou moi-même. Puis un temps d'adoration suivi d'une mise en mouvement de l'ostensoir, qui venait auprès de chaque malade comme à Lourdes lors de la procession du Saint Sacrement.

Ensuite, chacun avait noté sur un papier les prénoms de tous les malades pour lesquels nous prions. Une prière d'intercession et un envoi. C'était une belle manière de se mettre en état de recevoir du Christ Ressuscité un chemin de guérison dans la Foi. Nous étions toujours une centaine à vivre chaque mois ce temps fort.

– A l'occasion des fêtes de la Toussaint, vous avez pris aussi d'autres initiatives ?

Dans ce monde sécularisé, il faut que nous retrouvions le sens des fêtes liturgiques. Depuis toujours, même avant le christianisme, même dans les mondes païens, l'homme a besoin de repères annuels dans sa vie quotidienne, des repères dans lesquels il fait la fête. L'homme de Cro-Magnon faisait peut-être la fête pour l'orage, pour un arbre... Le christianisme a des fêtes qui sont les étapes de la vie de Jésus parmi nous. Ces fêtes risquent de devenir complètement

sécularisées. Nous avons commencé par la Toussaint, grâce à l'initiative d'un vicaire de Paris, pour en faire une fête. On avait un peu mêlé la Toussaint à la prière des morts le 2 novembre, alors que c'est la fête des saints, de tous ces hommes et de toutes ces femmes dans nos familles qui n'auront pas la chance d'être sur le calendrier mais qui sont des saints, qui ont pleinement vécu leur vie de baptisés. La Toussaint, c'est la fête de tous les saints anonymes. Dans les pâtisseries de Dijon, on a fait inventer aux pâtisseries un gâteau de Toussaint. On donnait à tous ceux qui achetaient ce gâteau deux petites fiches en couleur, chaque année différentes, avec la vie d'un saint qui parle à notre mentalité actuelle. Il y en a eu sur Mère Thérèse... Ce qui donnait à chacun de repenser à la sainteté. Ce qui redonnait le goût de la sainteté en passant par le gâteau mangé en famille.

– Et pour la fête de Noël ?

Pour Noël, nous avons demandé à un curé voisin qui a dans son église un porche très commode. Avec des jeunes du groupe de l'Emmanuel, un orchestre a chanté des chants de Noël. Nous accueillions tous les gens que cela attirait et nous essayions de les aider à entrer dans l'église Notre Dame. Nous leur donnions un petit papier et un crayon pour mettre une intention à la Vierge noire qui est très connue dans la ville de Dijon. Quand nous avons prié avec eux, cinq minutes à peine, nous leur redonnions un papier avec une Parole de Dieu en lien avec la fête de Noël. A la sortie, il y avait un petit temps convivial pour boire un café ou un thé. En même temps, nous avons trouvé un âne et de grands jeunes étaient habillés en saint Joseph et Marie et se promenaient dans le centre ville, la veille de Noël, à 3 ou 4 h de l'après-midi en distribuant des papillotes dont chacune avait une Parole de Dieu, une parole de confiance et d'espérance.

– Pour la permanence de la vie chrétienne, vous avez aussi dans votre dernière paroisse acheté une boutique et ouvert un accueil.

Nous avons acheté une épicerie où nous faisons un accueil. C'est la seule à Dijon pour le moment. Tous les après-midi, il y a deux

personnes. Elles ne sont jamais seules pour avoir le temps de partager, de prier, d'accueillir tous ceux qui viennent. Le curé y était tous les soirs à 18 h. Ce n'est pas un accueil social. Si des personnes en difficulté viennent, nous leur donnons l'adresse du Secours Catholique ou d'autres associations. Nous ne sommes pas compétents pour cela. Nous accueillons beaucoup de ces recommençant, comme on les appelle : des jeunes ou de moins jeunes qui disent « Il y a longtemps que j'ai perdu pied avec l'Eglise et je voudrais savoir comment je peux faire, ce qui existe, où je peux m'adresser ». Il y a aussi un certain nombre de gens en difficulté de dépression, qui ont besoin de parler et de rencontrer quelqu'un qui les écoute gratuitement sans autre désir que de les entendre.

...

– Autre initiative que vous aviez prise lorsque vous étiez curé d'une autre paroisse qui n'était pas au centre : le journal lumineux.

Dans la paroisse où j'étais, une église moderne construite en 1938, pas une église classée aux Monuments Historiques, 38 bus passaient avec un arrêt devant l'église. J'ai pensé que le système actuel du journal lumineux permettait aux gens qui attendent le bus d'accueillir un message. C'était un journal lumineux qui ne défigurait pas l'église, par lequel était donnés soit une Parole de Dieu, soit un horaire au moment des fêtes. On ne pouvait pas ne pas voir ce journal lumineux, assez gros pour qu'on puisse le lire. Pour tous ces gens qui passaient, c'était encore un moyen de leur proposer d'entrer en relation avec Jésus.

– Vous avez aussi imaginé la reproduction d'œuvres d'art sur la façade de votre église.

Nous avons trouvé quelqu'un qui était capable de reproduire en grandes dimensions une œuvre d'art ou une icône selon les temps liturgiques. La dernière était une icône du Christ avec la question écrite en gros : « Veux-tu être mon ami ? ». C'est aussi un moyen de proposer un éveil ou un réveil à un certain nombre d'hommes et de femmes qui passent.

– Pendant un temps, aux veilles de Noël, vous faisiez distribuer des étoiles.

Nous en donnions et nous demandions d'aller en distribuer à des personnes malades, à des personnes seules, à des personnes en difficulté. Nous avons fait la même chose chaque année pour la veillée de Pâques : chacun recevait un petit lumignon et devait le porter dans la journée du lendemain à une personne pour partager cette lumière de Pâques, pour les obliger eux-mêmes à évangéliser. Je lisais un article dans La Croix ces jours-ci : on a même dans l'Eglise un certain nombre d'oppositions. Voilà que des chrétiens, voire certains prêtres, nous disent qu'on fait du prosélytisme. Nous ne devrions plus être missionnaires. Nous ne devrions plus du tout parler de rien. Là, je suis complètement à l'encontre de cette pensée. Un baptisé qui n'est plus missionnaire n'est plus chrétien.

– Maintenant, vous êtes aumônier d'une maison de retraite. Y a-t-il beaucoup de personnes âgées qui reviennent à l'Eglise, qui retrouvent la foi ?

Je pense que c'est une période pendant laquelle il faut essayer de leur montrer comment rencontrer Jésus dans cette étape de leur vie. S'ils ne l'ont jamais rencontré, les aider à le rencontrer et s'ils l'ont déjà rencontré, mieux favoriser encore cette rencontre. Nous sommes en train de mettre en place un certain nombre de signes pour leur permettre de faire cette rencontre. Le Christ est à la porte du cœur de tout homme. Un texte de saint Grégoire le Grand me paraît intéressant. Il le disait aux évêques, mais on peut le dire à tout baptisé : ne devenez pas des chiens muets. Un chien, c'est fait pour aboyer.

– Enfin, vous incitez bien sûr les chrétiens à pratiquer les sacrements mais il y a aussi la prière quotidienne. Quelle forme de prière conseillez-vous à des chrétiens adultes qui ont parfois peu de temps. Quels documents conseiller pour aider à la prière ?

Avant le document, il faut trouver le temps. Sur 24 h, donner au minimum 15 minutes à la rencontre avec le Christ Jésus. Une foi qui est sérieuse ne peut pas donner au-dessous de 15 minutes, sinon, c'est se moquer du monde. Toutes les 24 heures, 15 minutes et si possible, situer ces 15 minutes toujours au même moment parce que nous sommes des êtres réglés. Dans des familles qui tiennent debout, on mange toujours à la même heure, à peu près ; on se couche à la même heure ; on se lève à la même heure. Nous avons des rythmes et le rythme de la rencontre avec le Christ doit être toujours le même. Là, c'est accueillir, avec tous les moyens dont nous disposons maintenant, la Parole de Dieu que l'Eglise nous propose chaque jour, soit l'Evangile, soit le texte de la première lecture de la messe quotidienne. Garder cet Evangile, non pas pour en faire une analyse et pour réfléchir dessus mais pour accueillir un mot, un verbe, une injonction qui touche notre cœur et le garder toute la journée pour nous en nourrir.

Prêtre diocésain

– Père Bourland, prêtre diocésain, vous l'avez été pendant cinquante ans. Comment entrevoyez-vous l'avenir des prêtres diocésains ?

Je crois que nous sommes à un tournant important de la spiritualité du prêtre diocésain. En effet, quand j'ai ressenti l'appel du Seigneur, je me suis beaucoup interrogé sur la manière de répondre à cet appel : Soit une vie monastique, soit une vie de prêtre diocésain. En fin de compte, ce sont les prêtres diocésains que j'ai fréquentés dans ma paroisse et lors des vacances qui m'ont donné un tel témoignage que j'ai choisi cette voie. C'est Saint Vincent de Paul qui, le premier, a « inventé » – si on peut dire – les séminaires pour former les prêtres diocésains. Cela s'est mis en place petit à petit avec une spiritualité très spécifique qu'on appelle la spiritualité de l'Ecole française, issue de Bérulle et d'autres au XVII^e siècle. Une spiritualité encore très marquée par une manière de vivre monastique, en particulier avec la vie de prière telle qu'elle était organisée et puis le ministère. Actuellement il faut réinventer un

nouveau type de prêtres diocésains ; la tentation est de ne le voir que dans ce qu'il fait et non pas dans ce qu'il est. C'est cela que je découvre en relisant ces cinquante ans : l'évolution de la manière d'être prêtre diocésain.

Le prêtre diocésain est l'adjoint de l'évêque, successeur des apôtres, à la tête d'une communauté. On est nommé au service d'une communauté. La présence de la communauté ainsi que la relation entre la communauté et le prêtre diocésain qui en est le pasteur vont leur permettre de se donner vie mutuellement.

– Etes-vous favorable à ce que les prêtres diocésains vivent en commun ?

Dans le monde rural d'autrefois – il y a eu là une mutation terrible – il y avait un curé dans chaque village qui vivait en autonomie et en relation vivante avec son village, avec la communauté des gens qui étaient là, avec peut-être une dimension de notable, comme je l'ai déjà dit : le maire, l'instituteur et le curé. Maintenant, le monde rural a beaucoup diminué, donc les prêtres sont dans les bourgs et doivent desservir nombre d'anciennes paroisses quelquefois très nombreuses, plusieurs dizaines. Je pense que ceux qui le souhaitent, et en particulier les jeunes générations, devraient pouvoir davantage vivre en commun, partager les temps de prière ainsi qu'une certaine dimension de la vie commune. Dans les années à venir on sera beaucoup plus attentif à cette vie en commun. La question fondamentale est de savoir si on est nommé dans une équipe ou si on choisit ceux avec lesquels on veut vivre. Il y aura toujours tension parce que chacun a un caractère, une histoire, une personnalité, une forme d'éducation qui peuvent parfois rendre très difficile la vie en commun. Là encore, il faut voir, il faut que les deux formules se complètent. On est nommé mais en même temps il faut peut-être qu'il y ait la possibilité d'un certain nombre de choix.

– Cette forme de vie en commune ne permet-elle pas aussi de trouver plus facilement quelqu'un qui vienne aider cette communauté ?

Avec la limite aussi de ce travail en commun que j'ai observée ces années dernières, moins maintenant grâce à Dieu, la communauté

n'est habituée à personne. Il y a quand même une relation affective, dans le bon sens du mot, entre le pasteur et sa communauté. Or si tous les dimanches, ce n'est pas le même prêtre qui est là, il est difficile de bâtir une communauté. Même difficulté lorsqu'on envoie des remplaçants à tout moment. La messe est dite, et elle est bien dite, mais il n'y a pas la relation humaine si importante avec le pasteur. On est en train pour le moment de l'estomper. Or la communauté a besoin d'un pasteur, c'est-à-dire d'un bon berger, comme le dit Jésus dans l'Évangile de Jean au chapitre 10, qui va connaître ses brebis et que ses brebis connaissent. C'est le signe particulier de ce pasteur : qu'il y ait une relation affective – n'ayons pas peur de le dire – avec chacun des membres de la communauté.

– Est-ce que vous êtes pour un temps limité dans une fonction paroissiale ?

Dans la fonction paroissiale, à Paris, on fait bouger beaucoup les prêtres. Dans notre diocèse, c'est 3, 6, 9, 12 ans. Or 6 ans, cela me paraît court pour connaître les gens. Mais il est bon aussi qu'on ne s'implante pas ad vitam aeternam. Le curé de l'endroit où j'allais en vacances en campagne a dû rester presque cinquante ans dans la même paroisse. Si la relation passe bien, c'est bon. S'il y a des difficultés, c'est plus ennuyeux. Mais il ne faut pas non plus changer constamment parce que nous avons besoin d'entrer en relation avec chacun.

– Comment cela se passe-t-il ? Est-ce que ce sont les prêtres qui eux-mêmes souhaitent partir ou changer ou est-ce l'évêque qui fait acte d'autorité ?

Dans le diocèse de Dijon, il y a deux manières. L'évêque écrit aux prêtres en février en disant : « Si vous avez le désir de changer pour une raison ou pour une autre, écrivez-moi pour que nous étudions cela ». Il y en a d'autres à qui on vient demander : « Est-ce que vous accepteriez tel ou tel poste et donc de changer ? ». Il y a les deux possibilités. Mais cela se fait toujours dans un dialogue où chacun essaye de voir comment cela répond à son appel.

– Le Droit Canon prévoit que les curés doivent démissionner à 75 ans mais ceux qui ne sont pas curés et qui sont pasteurs... ?

C'est valable pour les curés et les évêques, depuis le dernier Droit Canon de 1983, ce qui est une bonne chose. Le Pape peut dire aux évêques : « Restez encore un an » ou « Attendez votre successeur » ou « Très bien ». Ce n'est pas quelque chose qui me paraît bien important. Ce dont je voudrais surtout parler, c'est de la spiritualité du prêtre diocésain. C'est le plus original. Il n'est pas un religieux, il n'est pas un laïc. Pour le moment, il faut que nous trouvions la spécificité de cette spiritualité du prêtre diocésain. Sa tentation pourra prendre deux formes ou être un religieux, alors il a peu de relation avec les membres de la communauté, on le voit peu. Il est pieux, il dit très bien la messe, il fait le catéchisme... Ou bien être un espèce de laïc, une sorte d'assistant social qui vit simplement dans une dimension horizontale. Très dévoué, il court partout, il fait des réunions, mais il manque la dimension verticale. S'il n'est plus branché sur le Seigneur, cela devient un assistant social, sans emploi péjoratif pour ce genre de métier.

– La prière des prêtres, est-ce que vous pensez qu'elle doit être faite isolément ou s'ils vivent en commun, tous ensemble ?

Voici mon expérience depuis cinquante ans. Nous sommes tenus tous les jours au Bréviaire. C'est un mot qui vient du latin « brevis », qui veut dire « office court ». Nous avons un livre et nous avons tous les jours l'office de nuit avec deux lectures et trois psaumes ; les Laudes, le matin, avec trois psaumes, un texte de la Parole de Dieu, une prière universelle ; le milieu du jour, avec trois psaumes et une Parole de Dieu ; et les Vêpres avec trois psaumes, une Parole de Dieu ; et enfin la prière de Complies, le soir, avec un psaume et une Parole de Dieu. Normalement, ce que l'Eglise souhaite, c'est que cela soit réparti au cours de la journée. Alors qu'avant le Concile, on pouvait faire des aménagements. Je me rappelle des anecdotes de colonies de vacances. On avait alors un bréviaire beaucoup plus long et à une heure du matin, quand on avait couché les enfants, on était là en train de somnoler à moitié sur un lit à marmonner toute la

journée de prière, ce qui avait perdu complètement son sens. On disait à une heure du matin : « L'astre du jour vient déjà de se lever »... Le Concile nous a davantage redonné ce sens de la prière au cours de la journée. Certainement beaucoup de prêtres diocésains ont des difficultés pour cela. Moi, ma chance, c'est que j'ai toujours eu une communauté pour dire l'office de Laudes et celui des Vêpres chaque jour. Cela a vraiment été un grand don de Dieu. Chaque matin, il y avait une douzaine de personnes avec Prière du Temps Présent et nous chantions les Laudes. Je crois que cela peut être utile. Si les prêtres sont en communauté, ils peuvent avoir ces temps de prière ensemble. En plus de cela, il y a la prière personnelle du prêtre, c'est-à-dire un temps quotidien d'oraison et de rencontre avec le Seigneur quotidien, qu'il doit trouver selon sa propre dimension spirituelle. A partir du moment où le prêtre serait complètement « débranché » de sa relation à Dieu, il ne sera plus qu'un bon fonctionnaire. Il aura perdu cette intuition du Seigneur qui va lui suggérer, qui va lui montrer quels accents il faut mettre dans la manière de conduire sa vie et de conduire la communauté.

– Est-ce que vous conseillez aux laïcs aussi de suivre ce rythme de prière quotidien ?

Ceux qui le peuvent, ce serait bien. Dans la paroisse, nous avons essayé d'adapter des horaires qui correspondent à la vie de travail des gens. C'est important. Il y a de plus en plus de laïcs maintenant qui ont ce rythme de prière puisqu'on a maintenant des moyens que nous n'avions pas autrefois. Le prêtre en paroisse je le vois aussi beaucoup – c'est une autre dimension que nous n'avons pas encore abordée – comme diocésain. Il a une relation privilégiée avec la communauté qui lui est confiée pour faire le lien avec le diocèse tout entier. Notre Eglise est apostolique, disons-nous dans le « Credo », c'est-à-dire qu'elle repose sur les Apôtres. L'évêque n'est pas un colonel ou un général qui dirige un diocèse, il est le successeur des Apôtres. Car nous croyons, nous catholiques, que depuis les Apôtres, la succession apostolique a été transmise jusqu'aux évêques d'aujourd'hui. C'est l'Apôtre qui est là parce que nous ne pouvons aller au Christ que par les Apôtres. C'est par leur témoignage que nous rencontrons le Christ. Nous ne le rencontrons

pas directement. C'est notre vocation catholique. Nous ne sommes ni protestants ni d'autres spiritualités. Cette relation avec le diocèse est importante, n'est pas simplement une relation d'informations, pour savoir ce qui se passe ailleurs, mais une relation beaucoup plus profonde, une relation spirituelle. La communauté, il faut qu'elle soit reliée à l'évêque et elle est reliée à l'évêque par le ministère du prêtre qui est le délégué de l'évêque. C'est pour cela que dans toutes les Eucharisties, on nomme dans le Canon de la messe le Pape et l'évêque du lieu. Ce n'est pas seulement pour prier pour lui parce que cela lui fera plaisir d'entendre son nom. C'est parce que la vitalité de la communauté dépend de sa relation à l'apôtre.

– Est-ce que le prêtre est toujours tenu de célébrer l'Eucharistie tous les jours ?

Le Droit Canon prévoit qu'il doit la célébrer quelquefois dans l'année. Mais s'il est curé, il doit se faire remplacer le dimanche. Il a la responsabilité de trouver un prêtre s'il ne peut pas la dire. Mais il n'a jamais été tenu de dire la messe tous les jours. Simplement les prêtres étaient beaucoup plus attachés à cette célébration de la messe. Moi, personnellement, je ne vois pas comment je pourrais ne pas célébrer la messe tous les jours. D'autres ont d'autres spiritualités, d'autres accents dans leur manière d'être. Pour moi, la messe est ce qui me redonne chaque jour mon identité de prêtre : celui qui est signe de Jésus ressuscité. C'est à la messe que je le reçois, pas dans des livres de théologie. C'est très bien de faire de la théologie, mais c'est en vivant le sacrement que cela se réalise. Si tout à coup on n'a plus cette identité retrouvée tous les jours dans la célébration de l'Eucharistie, c'est sûr qu'il manque une dimension essentielle.

– Face la raréfaction du nombre de prêtres, à la diminution du nombre de prêtres diocésains, on s'explique mal quelquefois que les communautés de moines ne viennent pas, comme ils le faisaient autrefois, apporter une aide aux paroisses. Autrefois, l'abbaye de Cîteaux, par exemple, envoyait tous les dimanches deux ou trois moines...

C'étaient deux moines et parce qu'ils avaient une personnalité marquée par ce service. Mais leur vocation n'est pas d'être en paroisse, mais d'être moines. Il faut aussi retrouver la vérité des vocations. On ne fait pas n'importe quoi. Ce n'est pas parce qu'il manque quelqu'un qu'on va le remplacer par quelqu'un d'autre dont ce n'est pas la vocation. Il faut faire très attention. A Cîteaux en effet et dans d'autres monastères, cela est arrivé... Mais les moines de Flavigny ne vont pas du tout faire de service paroissial. Ce n'est pas leur vocation. Je crois qu'il y a des appels du Seigneur très spécifiques. Le danger qu'il y a eu après le Concile, c'est d'avoir tout mélangé, c'est une raison du manque de vocations. Aujourd'hui, les jeunes que je peux accompagner, lorsqu'ils se sentent appelés par le Seigneur, ont un désir excessivement précis du type de vocation qui est la leur.

– Parlons aussi des concélébrations parce que je sais qu'il en a été question récemment au niveau de l'évêché où des fidèles s'étonnent qu'il y ait des paroisses, en particulier en ville, où il y a des concélébrations le dimanche à deux, trois ou quatre prêtres et qu'à côté de cela il y a des campagnes qui sont privées d'Eucharistie.

Moi, j'étais en ville toutes ces dernières années. Il nous arrive un prêtre en voyage, un prêtre en pèlerinage et qui demande à concélébrer. Celui-là, on ne va pas l'envoyer dire une messe je ne sais où, alors qu'il ne connaît même pas le diocèse. Je comprends que les gens des campagnes souffrent de ne pas avoir de messe mais c'est une question qui n'a pas de réponse simple.

Devant la diminution des prêtres en paroisse, nous risquons de mal poser les questions. Notre Eglise est en pleine mutation, n'oublions pas que c'est l'Esprit Saint qui conduit l'Eglise à travers les âges. Aujourd'hui est en train de naître une nouvelle manière de vivre le ministère en Eglise. Les jeunes qui répondent à l'appel de Dieu pour le ministère pastoral, désirent vivre en petite communauté de deux ou trois. Ils souhaitent partager une vie de prière à plusieurs et partager leur ministère. De nombreuses communautés naissent en France et en Europe qui répondent à ce nouveau profil des vocations sacerdotales. Apprenons à découvrir ce qui est en train de naître et à ne plus gémir ce qui disparaît. Notre Eglise si elle écoute ce que

l'Esprit lui dit, se construira d'une nouvelle manière. Et c'est autour de chaque Evêque que ces prêtres vont travailler dans nos diocèses. Apprenons à respecter les différentes vocations en Eglise : moines, cloîtrés, ermites prêtres, laïcs consacrés. C'est la beauté du Corps du Christ que ces différentes vocations. Ne lui donnons pas un visage aplati, mais un visage rayonnant dans la complémentarité des réponses au Christ ressuscité.

– Est-ce qu'on peut espérer, dans notre vieille Europe sécularisée, un nouvel essor des vocations ?

Bien sûr, à certaines conditions. Il faut revitaliser la foi du Peuple de Dieu, par une catéchèse plus approfondie et à tous les âges de la vie. C'est le grand souci de nos Evêques aujourd'hui. Cela a été le mien tout au long de mon ministère. N'oublions pas le travail de l'Esprit Saint dans les cœurs. Une moniale me disait récemment que dans les vocations qui se présentaient, il y avait plus de converties et de « recommençantes » que de chrétiennes du berceau. Laissons-nous surprendre par le Seigneur !

POUR CONCLURE

Ce témoignage n'a pas d'autre ambition que de témoigner de l'œuvre de l'Esprit, dans une vie, en ce début du troisième millénaire.

Dieu s'est fait homme, pour que depuis Sa venue, des hommes et des femmes continuent de rendre présent Dieu dans la vie des hommes de toute époque.

C'est la richesse de notre foi. Dans notre rencontre avec le Ressuscité nous cherchons à inventer, dans toute situation des chemins qui permettent à tout homme de recevoir sa véritable identité d'enfant de Dieu.

Puisse ce pauvre témoignage nous donner un nouveau regard sur ce monde où nous vivons. Aidons-nous, les uns les autres à donner toute notre vie pour que naisse le Royaume de Dieu au cœur de ce monde.

Que Marie nous apprenne à mettre au monde aujourd'hui le Christ, Lumière du monde.

TABLE DES MATIERES

Avant propos.....	3
Préface	4
Passeur de vie	7
La vie reçue des passeurs de vie	12
Les témoins : des passeurs de vie	21
L'expérience pastorale	37
Le Baptême	39
La Confirmation	49
L'Eucharistie	52
La Réconciliation	60
Le Mariage	62
L'Ordre	67
L'Onction des malades	70
Les funérailles	72
Évangéliser la vie humaine	75
Prêtre diocésain	82
Pour conclure	90